

@

**Ernest MICHEL**

**LE TOUR DU  
MONDE  
EN 240 JOURS :**

**..., CHINE, ...**

## **Le tour du monde en 240 jours : ... Chine**

à partir de :

### **LE TOUR DU MONDE EN 240 JOURS :**

Canada, États-Unis, Japon, Chine, Hindoustan.

par **Ernest MICHEL (1837-1896)**

Librairie du patronage de S. Pierre, Nice, 1882. Volume 2, 364 pages.  
Le texte est extrait des pages 1-175.

Mise en format texte par  
Pierre Palpant

[www.chineancienne.fr](http://www.chineancienne.fr)

## **TABLE DES MATIÈRES**

[Chapitre I.](#) — Shangai — Les Concessions européennes — Zi-ga-way et les Congrégations — La mer Jaune.

[Chapitre II.](#) — Ché-fou — Le Pei-ho — Tien-tsin — Route vers Pékin.

[Chapitre III.](#) — Pékin — La ville — Les établissements religieux — Préparatifs des funérailles de Si-taé-ho, impératrice de l'Est. — La Cour.

[Chapitre IV.](#) — Télégraphe — Chemins de fer — Usines — Administration — Travail — Nourriture — Vêtement — Logement — Famille — Armée — Religion — Missions — Douanes.

[Chapitre V.](#) — Excursion à la Grande Muraille. — La Grande Cloche. — Le Wan-shou-shan — Le palais d'été. — Les tombeaux des Ming — Ning-po — La Grande Muraille — Tang-shan et le bain impérial — Les veilleurs de nuit — Le cimetière portugais.

[Chapitre VI.](#) — Départ de Pékin — Tien-Tsin — Les massacres de 1870 — Une tempête dans le golfe de Pé-chi-ly — Retour à Shangai — L'arsenal — Le tribunal mixte — La bastonnade.

[Chapitre VII.](#) — Départ pour Hong-Kong — La ville — Les œuvres catholiques — Mœurs chinoises — L'émigration.

[Chapitre VIII.](#) — Canton — Les pirates — L'industrie — La torture — Macao — La grotte de Camoëns.

## CHAPITRE I

Shanghaï — Les Concessions européennes — Zi-ga-way et les Congrégations  
La mer Jaune.

@

Le jeudi 6 Octobre, vers 4 heures du soir, j'abordai à Shanghaï. Ma première visite fut pour la Poste et le Consulat, où j'ai trouvé les lettres de ma famille et de mes amis. Après le bain et le dîner, je parcours la Concession française : quelques maisons européennes, beaucoup de maisons chinoises, partout de grands établissements pour les fumeurs d'opium. J'en visite un ; la plupart des célestiaux sont plongés dans le sommeil léthargique, qui leur procure de beaux rêves.

Le lendemain, grande fête pour l'Empire Chinois, c'est la fête d'automne ; tous les habitants chôment. Pour moi, je vais entendre la messe chez les Pères Jésuites, à côte de l'hôtel. Leur belle Église est consacrée à Saint-Joseph ; à droite sont les femmes, à gauche, les hommes. Quelques-uns font leur prière à haute voix, avec une cantilène à se boucher les oreilles. Le prêtre à l'autel, est habillé en chinois, avec un bonnet à ailes pendantes, et les servants portent un chapeau de mandarin couvert de longs poils rouges. Je passe à l'Établissement ; les Pères sont tous habillés en chinois, et paraissent fort drôles avec leur queue très mince, comparée à la belle queue des indigènes ; ils l'allongent avec de la soie. Le Père Basuiou, supérieur, me fait visiter la maison ; elle comprend un externat de 110 élèves de toute nationalité : anglais, américains, français, hollandais, portugais, malais, allemands, etc. La langue qu'on leur apprend est l'anglais ; c'est la langue européenne dans tout l'Extrême-Orient. Les Pères ont aussi là 14 internes. Le Père Basuiou me présente au Père Tournade, jeune maître plein d'ardeur, qui a fait partie de nos Conférences à Angers ; aussi, il a demandé et obtenu la permission d'en organiser une ici, et elle compte déjà 14 membres. Elle se réunit, aujourd'hui, et je n'ai pu y assister à cause de mon départ.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

p.003 Je fais une visite aux Pères Lazaristes qui ont ici une Procure. Le procureur, le Père Meugnot, m'accueille avec beaucoup de bonté ; nous avons des connaissances communes en France. Je me rends ensuite aux principales maisons de commerce, pour lesquelles j'apportais des lettres de recommandation. Monsieur Bell me retient à dîner et me présente à sa femme et à deux autres messieurs, dont l'un, M. Fearon, est le frère de Madame Frazer, jeune épouse avec laquelle je m'étais trouvé, durant le trajet de San-Francisco à Yokohama. Madame Bell a ici un garçon de 4 ans, et 4 autres en éducation à Londres. Elle est à Shangai depuis treize ans, mais, chaque 3 ou 4 ans, elle va revoir ses parents en Angleterre. Elle fait les honneurs de sa maison avec une grâce charmante. Le dîner et le service sont princiers ; par là les commerçants se dédommagent un peu de la triste situation qu'ils subissent au milieu de la saleté chinoise. Les Français, ici, comme presque partout à l'étranger, sont la plupart coiffeurs, boulangers, cuisiniers, hôteliers et presque tous communards ; les quelques-uns qui font exception, rougissent, malheureusement, de se dire Français.

Le Père Tournade me conduit en voiture à Zi-ga-way, à 10 kilomètres dans la campagne. La route p.004 est bordée de cercueils posés sur le sol et de tombeaux formés de pyramides de terre. Les cercueils sont en bois, épais de 10 centimètres, bien travaillés, souvent sculptés et dorés ; ils coûtent de 10 à 100 piastres (la piastre vaut 5 francs). Chaque Chinois tient à avoir son cercueil et se le procure avant sa mort. Un fils bien élevé fait cadeau à son père d'un beau cercueil. Comme ils sont hermétiquement fermés, ils ne présentent pas de danger pour la santé publique, et on les laisse sur la route quelquefois des demi-siècles ; on attend d'en avoir un grand nombre pour plus de solennité dans les funérailles. Dernièrement, le père Tournade fut invité par une famille chrétienne à une cérémonie de ce genre. Il y avait 8 cercueils, les grands-pères, grand'mères, etc., que personne des survivants n'avait connus. Les parents font de grandes lamentations ; ils rappellent l'âme des morts :

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

— Reviens à nous, disent-ils avec d'abondantes larmes, nous te soignerons bien, nous te ferons de beaux habits.

Les païens mettent toujours sur les cercueils des papiers d'argent en forme de lingots, afin que le mort puisse payer le passage de tous les fleuves dans le grand voyage. Lorsque le cercueil est déposé dans une fosse, on élève dessus une pyramide en terre plus ou p.005 moins grande ; la campagne en est couverte. A un certain endroit, nous voyons des débris de statues ; ce sont les ruines du tombeau d'un célèbre mandarin qui vécut, il y a 2 ou 3 siècles, et qui fut converti au christianisme par les Pères Jésuites. Dix ans après sa mort, il fut condamné à la décapitation. C'est la plus grande infamie qu'on puisse subir en Chine d'être ainsi décapité après la mort. Dernièrement, un Jésuite depuis longtemps sous terre fut décapité ; mais la famille du Mandarin avait été plus habile : elle avait construit pour son illustre membre vingt-cinq grands tombeaux en diverses parties de l'Empire ; elle avait ainsi soustrait le corps et dépisté les autorités.

Par-ci par-là, nous remarquons certaines baraques à volets fermés ; ce sont des fumeurs d'opium ; il leur faut l'obscurité. Nous apercevons aussi deux camps de soldats chinois, et dans le lointain une célèbre pagode à plusieurs étages. A une certaine distance se trouve sur une colline un pèlerinage renommé, où les chrétiens accourent tous les ans par milliers.

Mais nous voici à Zi-ga-way. C'est un ensemble d'établissements qui se sont développés peu à peu. Au centre est un couvent de Carmélites venues de Laval. Elles sont chargées d'attirer sur l'œuvre les bénédictions du Ciel par leurs p.006 prières et leurs pénitences ; il paraît qu'elles remplissent bien leur mission. Zi-ga-way réunit 800 personnes. D'un côté sont les garçons : trois cents apprentis et cent étudiants parmi lesquels plusieurs païens. Il y a aussi un séminaire avec une quinzaine d'élèves se préparant à la prêtrise ; mais peu résistent aux études ; leur santé paraît moins forte que la nôtre. Une quinzaine de Pères indigènes sont d'un grand secours et font espérer qu'on pourra avec le temps former un bon clergé chinois.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

Avec les petits sous de nos enfants des écoles, que recueille l'œuvre de la Ste-Enfance, on ramasse ici des milliers de bébés dans les champs, dans les rues ; mais maintenant, ils sont le plus souvent apportés par les parents même aux établissements catholiques. En général, ce sont des estropiés, bossus, aveugles, boiteux, ou des filles dont les Chinois se débarrassent presque toujours. Ces enfants sont baptisés ; peu survivent ; ceux qui paraissent forts sont mis en nourrice, moyennant 3 francs par mois, ou sont nourris au biberon. Quand ils sont un peu grands, ils entrent à l'orphelinat, fréquentent l'école et, vers 8 ou 10 ans, on les met dans un atelier. A Zi-ga-way, les Pères Jésuites ont des ateliers de menuiserie, de sculpture et de peinture, de cordonnerie chinoise, de tailleurs, de lithographie et d'imprimerie européenne <sup>p.009</sup> et chinoise. J'ai vu faire à ces jeunes enfants de magnifiques statues en bois de Notre-Dame de Lourdes. Ils copient aussi sur toile avec une exactitude remarquable les tableaux de Raphaël et autres grands maîtres. Très forts pour l'imitation, ils le sont moins pour l'invention.

A l'imprimerie, j'ai vu tirer un journal hebdomadaire chinois à un sou. Les Pères ont traduit Confucius en latin, l'ouvrage porte en regard le texte chinois. Le tout donne cinq beaux volumes in-8. Les ministres protestants reprochaient aux Jésuites de ne plus faire rien de sérieux, contrairement à ce que leurs Pères avaient accompli ici dans les siècles passés ; c'est pour répondre à ce reproche que vient de paraître ce travail remarquable.

Les Chinois impriment au moyen de planches stéréotypiques gravées sur bois des deux côtés. Ce système est employé à Zi-ga-way, mais là on se sert aussi de caractères mobiles en plomb, et pour eux les cases sont innombrables ; les caractères chinois étant au nombre de plus de 80 mille, il faut en connaître au moins cinq mille pour savoir un peu lire.

Les cordonniers collent et recollent toutes sortes de vieilles toiles pour les semelles des souliers chinois ; elles ont deux centimètres d'épaisseur ; le dessus du soulier est en soie noire.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

p.010 Nous passons au compartiment des filles. Elles sont 400 confiées à la direction des Sœurs Auxiliatrices de Notre-Dame du Purgatoire. Elles ont un pensionnat qui compte cent élèves dont quelques-unes encore païennes. Les parents viennent vers l'âge de 7 ans leur plier et casser les 4 petits doigts des pieds, ne laissant libre que l'orteil ; et ils leur serrent les pieds de manière à les empêcher de croître. Une femme sans les petits pieds ne trouve pas à se marier. Ces pauvres enfants souffrent, pâlissent, contractent des plaies, des maladies, et quelques fois elles en meurent ; en tous cas, elles restent estropiées pour la vie et marchent comme des canards. Les orphelines sont exemptes de ce martyre.

Les filles s'occupent de divers métiers, mais elles sont plus spécialement vouées au travail du coton. Elles l'égrènent, le cardent, le filent et le tissent. Elles font aussi de belles broderies de soie. Il n'y a pas de travail difficile ou compliqué, qu'elles n'arrivent à imiter parfaitement ; mais si on ne les prévient, elles copient aussi bien le défaut qui pourrait se trouver au modèle.

Les Sœurs Auxiliatrices ont déjà plusieurs novices chinoises ; les Carmélites en ont deux ; les Sœurs de Saint-Vincent de Paul ont deux professes.

p.011 Les plus sages, parmi les jeunes filles orphelines, sont dressées comme catéchistes et on leur apprend la médecine. On les établit deux par deux dans les villages ; elles y font l'école, soignent les malades, surtout les enfants et baptisent les mourants. Leur vertu attire des conversions nombreuses. Elles forment déjà ici une congrégation de 40 membres. Celles qui sont appelées au mariage épousent les orphelins ; il y a déjà 2 villages chrétiens autour de Zi-ga-way. Les Pères donnent du travail à toutes ces familles.

Nous nous rendons à l'Observatoire qui est un des plus complets du monde. Un Père français et un hollandais y consacrent tout leur temps. Leurs observations et leurs écrits sont prisés dans le monde savant. Ils venaient d'installer un magnifique météorographe arrivé de Paris. Ils



## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

prévoient facilement les typhons, et en donnant avis aux navigateurs qui en tiennent compte. Un appareil fort ingénieux placé dans une chambre obscure, au moyen de la photographie, cherche à pénétrer les mystères du magnétisme.

A la nuit je rentre à Shanghai, à l'hôtel des Colonies, bien content de ma journée.

Le 8 Octobre, le père Lazariste se fait mon *cicérone*, et me conduit à la Concession américaine visiter l'hôpital tenu par les Sœurs de <sup>p.012</sup> Saint-Vincent de Paul. C'est plutôt une maison de santé. En première classe les malades ont une chambre séparée et payent 3 taëls par jour (20 fr. environ), soins, nourriture et médecin compris (la visite d'un médecin coûte ici 5 taëls environ 35 francs). A la seconde classe on paye moitié moins, mais on est dans de petites salles à plusieurs lits. J'ai vu là des malades de toutes les nations ; plusieurs avaient eu le choléra, et les survivants avaient été guéris par des injections de quinine dans les veines.

Nous passons au compartiment des Chinois et arrivons aux fumeurs d'opium. Il y en a qui n'ont pas encore vingt ans et qui sont déjà énervés par ce poison. Ils le fument pour faire de beaux rêves et recevoir une énergie factice ; mais après un certain temps, ils perdent l'appétit et languissent ; on les guérit par l'*assa foetida* et le quinquina, mais la guérison est plus difficile si, au lieu de fumer l'opium seulement, ils le prennent aussi en boisson. Cette drogue est fort chère, elle coûte 200 fr. le kilog. en sorte qu'elle ruine non seulement la santé, mais aussi la bourse. A côté de l'hôpital, la pharmacie des Sœurs a une porte qui donne sur la rue, et une antichambre où les Chinois viennent tous les jours en grand nombre faire soigner leurs plaies et <sup>p.013</sup> recevoir des remèdes. Les Sœurs font tout ce bien gratuitement, et de plus, elles accueillent et soignent les plus malades dans une grande salle qui en contient une quarantaine. Elles n'ont aucune allocation pour cela ; elles y emploient leur superflu et les aumônes qu'elles recueillent ; les lits sont toujours tous occupés ; ils le seraient même si

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

on en avait des centaines. Les mourants sont baptisés. Une Sœur de S. Vincent de Paul chinoise assiste ses nationaux avec beaucoup de dévouement.

Au sortir de l'hôpital, je me rends au Comptoir d'escompte de Paris chercher de l'argent. On me propose la monnaie du pays : des lingots d'argent 2 fois gros comme le poing. La monnaie nominale est le taël qui vaut en ce moment 6 fr 44 c., mais elle n'a jamais été frappée. Je suis donc obligé de prendre un carnet de chèques ; mais je ne sais combien j'ai, parce que le taël varie de valeur selon les provinces. Impossible de porter de la petite monnaie du pays ; une piastre (5 fr.) vaut 1.140 sapèques <sup>1</sup>, de quoi charger un homme ; il faudra que dans les diverses villes, je vende mes chèques à des banquiers chinois p.014 contre la monnaie qui aura cours dans ces villes. A Shanghaï, le prix du taël varie chaque jour et le Mandarin vient d'émettre une proclamation pour en défendre la spéculation.

Après midi, je vais rendre visite à Monsieur Bourré, ministre de France à Pékin. Il est encore à table et ne peut me recevoir. Alors, accompagné d'un frère Lazariste et d'un domestique chinois, je vais visiter la ville indigène. Elle est entourée de grandes murailles crénelées. Aux portes, on expose les pauvres prisonniers avec la cangue. Les rues sont étroites comme à Venise, mais sales et mal pavées ; les maisons sont en bois et enfumées ; le rez-de-chaussée est occupé par des magasins de toutes sortes. Les restaurants étalent des comestibles peu appétissants, il faut boucher son nez. On vend des œufs salés de canard si noirs, qu'on les dirait pourris, et des poissons littéralement corrompus. Le Chinois trouve tout cela bon pour assaisonner son riz. Je ne sais où dorment les gens, où résident les femmes qu'on ne voit presque pas. Dans quelques rues, on voit un âne dans chaque magasin ; il paraît qu'il doit tourner certaines manivelles.

---

<sup>1</sup> Monnaie de cuivre ayant un trou carré au centre qui sert à les enfiler à une ficelle.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

Nous traversons plusieurs pagodes ; elles ont toutes un four à côté. Les Chinois y brûlent les lettres qu'ils écrivent à leurs parents décédés. Dans les <sup>p.015</sup> endroits où il y a un peu de place, des jongleurs avalent toute sorte de choses et attirent les curieux. Dans les maisons de thé je ne vois pas fumer l'opium ; l'autorité chinoise le défend là où elle a juridiction.

Nous sortons de la ville et, après une demi-heure de marche dans le faubourg, nous arrivons à la cathédrale catholique desservie par les Pères Jésuites. Elle est solidement bâtie en briques et entourée de vastes bâtiments avec portiques ; là les Pères ont un petit séminaire avec 15 élèves et un externat avec 250 écoliers ou écolières, car il y a 2.000 chrétiens autour de la Cathédrale. Le Père Supérieur, qui est napolitain, nous fait visiter la maison et nous présente à un père qui va bientôt créer une Conférence de Saint-Vincent de Paul composée de Chinois. Je lui ai donné plusieurs détails sur l'œuvre et lui ai laissé un règlement général expliqué.

Nous rebroussons chemin et arrivons à la rivière où je prends une barque, qui me conduit au vaisseau-amiral la Thémis ; j'y voulais rendre visite à l'amiral Duperré, mais il était à terre.

9 Octobre. Ce matin à 9 heures, notre petit vapeur de la Compagnie chinoise lève l'ancre et me voici avec M. Cotteau redescendant le Wang-poo, branche du Yang-tzé-kiang ou rivière bleue, <sup>p.016</sup> qui est toute jaune. Bientôt, nous quittons le Wang-poo et nous entrons dans la grande rivière. C'est la plus importante de Chine ; elle descend du Thibet, et arrive ici après 3.314 milles, (environ 5.000 kil.) de parcours dans le Céleste Empire.

La rivière est parsemée de navires de guerre et de grands navires marchands, de toute nationalité. Les *mails-steamers* anglais et français sont plus grands que les navires de guerre. Un grand nombre de jonques contiennent chacune toute une famille chinoise ; c'est leur maison ; la femme rame aussi bien que le mari. Ces jonques sont en partie couvertes comme les gondoles de Venise, et marchent au moyen

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

d'une longue rame qui pivote au bord du bateau et dont le bout est retenu à la barque par une corde ; cette rame est simplement balancée dans l'eau. Sur les petites barques, l'homme se tient assis à l'arrière et de la main il dirige le gouvernail, pendant qu'avec les pieds, il fait marcher deux rames de forme presque européenne.

Comme moyen de transport, à Shangai, j'ai trouvé quelques voitures avec chevaux, les djinrikisha importés du Japon et une brouette à grande roue, portant aux deux côtés un siège qui sert aux personnes ou aux marchandises. Le conducteur, au lieu de tirer de l'avant, pousse par <sup>p.019</sup> derrière en portant les deux brancards suspendus à son cou au moyen d'une lanière. Lorsque le vent est favorable, la brouette, dans la campagne, est garnie d'une voile. On se sert aussi de palanquins qui sont nos anciennes chaises-à-porteur ; mais ici les brancards reposent sur les épaules des 2 porteurs, au lieu d'être suspendus à une lanière.

Shangai compte une population de plusieurs centaines de mille habitants. Les Chinois pullulent comme une fourmilière aussi bien dans la ville indigène que sur les Concessions. Ces Concessions sont des terrains accordés aux nations française, anglaise et américaine. Les quelques centaines d'Européens qui y habitent ont construit de belles maisons en pierre, et les terrains restants sont loués aux Chinois qui y élèvent leurs maisons de bois. Les rues sont assez larges et elles s'entrecoupent à angle droit. Un conseil municipal, composé d'Européens nommés à l'élection, a soin de tout ce qui concerne les Concessions. Les Anglais toujours pratiques ont tracé et planté sur leur terrain au bord de la rivière un magnifique jardin public ; défense est faite aux Chinois d'y entrer. Les Allemands qui augmentent ici en nombre, tous les jours, pendant que les Français diminuent, sont en instance pour obtenir <sup>p.020</sup> aussi une Concession. L'eau qu'on boit est celle de la rivière, mais il faut la bouillir et la filtrer. Une compagnie installe, en ce moment, de grands travaux pour le filtrage en grand et la conduite de l'eau dans les maisons.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

10 Octobre, dans la mer Jaune.

Elle est bien baptisée ; l'eau est toujours jaunie par la rivière Yang-tzé-kiang qui s'y déverse. Le Hwang-Ho, rivière jaune qui, il y a quelques années, débouchait au sud du promontoire Shan-Tung, à quitté son lit en 1870 pour se jeter à 100 milles plus loin dans le golfe de Pé-chi-li ; c'est là que nous la verrons demain. Elle vient aussi des montagnes du Thibet après un parcours de 2.620 milles, (le mille terrestre anglais est d'environ 1.600 mètres ; le mille marin 1.852 mètres).

Nous avons environ 800 milles marins de Shangai à Tien-tsin ; demain nous passerons le cap Shan-Tung pour arriver à Ché-fou ; puis nous entrerons dans le Pei-Ho pour le remonter durant 50 milles jusqu'à Tien-tsin ; nous comptons y arriver, le Jeudi 14 courant, pour repartir le lendemain pour Pékin. Notre navire est rempli de missionnaires américains qui, avec leurs femmes, <sup>p.021</sup> leurs enfants et leurs élèves, s'en vont à Ché-fou, Tien-tsin, Pékin. Tu pourras sur la carte suivre mon itinéraire.

Une quantité de petits oiseaux sont venus folâtrer sur nos mâts : imprudents ! le navire les a portés en haute mer, et ils sont maintenant prisonniers. Ils courent partout sur le pont, mais un épervier vient les saisir jusque dans les cabines ; aussi maintenant ils se cachent et attendent de revoir la terre pour s'y sauver.

@

## CHAPITRE II

Ché-fou — Le Pei-ho — Tien-tsin — Route vers Pékin.

@

Ché-fou 12 Octobre 1881.

p.022 Voyage pénible. A peine sortis de la rivière bleue, la mer, quoique assez calme, balançait fortement notre petit navire. Hier, un vent très fort s'est levé et, pendant que nous doublions le cap Shantoung, le roulis était tel que nous étions obligés de bien nous cramponner pour ne pas être jetés à bas de nos lits. Nous arrivons enfin à la rade de Ché-fou ; nous passons devant deux navires de guerre allemands et un peu plus loin devant un navire de guerre hollandais qui fait l'exercice au canon. Hier soir, à 5 h., nous jetions l'ancre devant Ché-fou. Le port est bien garni de navires étrangers, y compris quelques p.023 grands steamers, deux monitors de guerre chinois et beaucoup de jonques. Quoique en rade, le navire balance fortement. On nous déclare que l'état de la mer, interdisant le débarquement et embarquement des marchandises, nous serons forcés de passer la nuit ici ; il faut accepter ce qu'on ne peut empêcher.

Ce matin à 6 heures, nous descendons à terre. Je cours à la Mission catholique. Le Père Jourdan, franciscain italien qui la dessert, est absent ; on me présente un Père chinois avec lequel on peut converser en langue latine. Une vaste église gothique est en construction ; les murs sont achevés, il manque la toiture. Je salue Notre-Seigneur, dans la petite chapelle, et parcours la ville. Je commence par grimper, avec M. Cotteau, sur un monticule garni d'une tourelle. De ce point la vue embrasse la rade, la ville, la mer et les montagnes environnantes. Partout de vastes bâtiments protestants ; on dirait que les Révérends ont établi ici leur quartier général. Quelques-uns sont venus ce matin à bord ; ils étaient vêtus en chinois. Je leur ai demandé s'ils étaient mariés. Ils m'ont dit qu'ils pouvaient se marier, et qu'ils prenaient le costume chinois pour être moins remarqués dans leurs voyages à

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

l'intérieur. Je leur ai demandé s'ils étaient <sup>p.024</sup> nombreux ; ils m'ont répondu :

— Nous sommes plus de cent, en comptant nos femmes et nos enfants.

Ce sont des Anglais, ils sont facilement reconnaissables à leur queue et barbe blonde.

Ché-fou compte 10 à 15 mille habitants et une centaine d'Européens ; sa bonne plage sablonneuse y attire les Européens de Shangai pour les bains de mer durant l'été.

La ville chinoise est horriblement sale et puante comme partout. Le batelier qui nous conduit à terre ne s'est peut être pas lavé de sa vie.

9 heures du matin. Nous voilà de nouveau en route ; nous avons 200 milles à parcourir pour arriver demain matin, à 6 heures, à la passe du Pei-ho ; si nous manquons cette heure qui est celle de la marée, il nous faudra attendre la marée suivante.

Jeudi, 13 Octobre.

Nous voici depuis quelques heures arrêtés au milieu de la rivière, attendant la marée pour continuer les 22 milles qui nous restent à faire pour gagner Tien-tsin. Si l'eau arrive trop tard, l'obscurité nous empêchera de marcher dans les détours sinueux constamment parsemés de jonques, et il nous faudra attendre le jour. Je profite <sup>p.025</sup> de ce contre-temps pour continuer mes notes. La navigation a été pénible, toute la journée d'hier et toute la nuit.

Ce matin à 6 heures, le capitaine en se levant s'est aperçu que le second s'était trompé de route et était allé trop au sud, il doit donc ramener son navire au nord. Enfin nous arrivons à temps pour franchir la passe du Pei-ho, quoique notre navire doive glisser sur la vase. Une heure après nous étions devant les forts de Taku. Ces fortifications en terre élevées à droite et à gauche de l'embouchure du Pei-ho, sont garnies de canons. Nos soldats ne purent les forcer une première fois en 1856, ils les prirent en 1857. Le Pei-ho est une petite rivière, ayant

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

à peine 100 à 200 mètres de large et son cours trace de longs zig-zag dans une vaste plaine d'alluvion. Un peu au-dessus des forts est la ville de Taku : mais, ici, villes et villages sont composés de maisons littéralement de boue. Elles ne peuvent résister longtemps à la pluie et, après chaque averse, elles sont en réparation.

Parmi les choses nouvelles qui se présentent à nos yeux, je remarque une grande quantité de moulins à vent d'un nouveau genre : une haute et légère charpente circulaire de 8 mètres de diamètre soutient, sur un pivot, un <sup>p.026</sup> moulinet dans lequel les voiles sont posées à distance perpendiculairement et tournent exactement comme les chevaux de bois dans nos foires. La campagne est parsemée de tombeaux ou reliefs en terre plus ou moins grands ; les parents du défunt les réparent tous les ans. Un peu plus loin les champs sont bien cultivés ; la population est très condensée et vient sur le bord de la rivière voir passer le navire ; mais les femmes en général se cachent.

Devant Ku-ko, village important stationne une quantité de grandes jonques venues de Canton ; elles mettent un an à faire le voyage, aller et retour. Leurs voiles sont en toile, mais tendues sur des bambous qui les traversent dans le sens de la largeur et distancés de 20 centimètres ; ces bambous les tiennent raides et les empêchent de gonfler. Plusieurs de ces jonques ont la poupe ornée de dragons dorés.

Nous passons devant le fort de Hsien-chieng que les Chinois ont construit il y a 6 ans, lorsqu'ils craignaient la guerre avec le Japon. Il est en terre et a 5 milles de circonférence. Je doute fort que, en cas de guerre, il put opposer une sérieuse résistance ; une bien meilleure défense est la boue qui l'entoure et qui rend inaccessibles à l'artillerie les bords du Pei-ho, véritable marais.

<sup>p.027</sup> L'odeur insupportable de la Chine nous poursuit partout, même sur les rivières. Il nous faudrait toujours de l'eau de Cologne dont je n'ai pas une goutte, et par surcroît, le navire est empesté par l'odeur d'opium que les Chinois fument à bord.



## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

Nous avons toujours nos 7 à 8 missionnaires américains avec leurs femmes et leurs enfants ; quelques-uns sont bien élevés ; d'autres grossiers, gourmands, insupportables. L'un d'eux s'amusait, ce matin, à contrefaire les cris des coolies qui chantaient sur une grosse jonque, en faisant des efforts pour lever l'ancre ; ce n'est pas bien s'y prendre pour les convertir. Parmi eux est une demoiselle à grosses joues et doctoresse ; c'est-à-dire qu'elle a pris à Boston ses brevets de médecin, et vient dans la Chine soigner les âmes et les corps des personnes de son sexe.

Nous avons passé la nuit au milieu du fleuve dans la boue, l'obscurité empêchant le navire d'avancer. Ce matin, le thermomètre marque 9 centigrades au-dessus de zéro ; il fait froid. A 8 heures nous reprenons notre course avec l'aide de la marée. A 10 ou 11 heures, nous espérons arriver à Tien-tsin, ville de 900 mille habitants, et capitale du Chi-ly. C'est là qu'en 1870 le Consul de France, les Sœurs de <sup>p.028</sup> S.-Vincent de Paul et les orphelines furent massacrés. A peine arrivé, je mettrai cette lettre à la poste pour qu'elle ne souffre pas de retard. Nous ferons en sorte de partir aujourd'hui pour Pékin, si c'est possible.

Il est donc bien difficile à atteindre ce fameux Pékin !

Dans la mer Jaune, 31 Octobre 1881.

J'ai le journal de 15 jours à t'envoyer, mais je ne trouve pas le temps pour le rédiger ; j'ai vu et appris tant de choses, durant mon séjour à Pékin, qu'il doit nécessairement être un peu long. Je comptais sur les quelques jours de mer pour écrire, mais une affreuse tempête dans le golfe du Pe-chi-li, m'a fortement éprouvé et a prolongé de 36 heures notre voyage. Aujourd'hui, la mer est calme et, malgré la lourdeur de la tête, je prends la plume pour essayer de tracer ici ce que j'ai remarqué et ce qui m'est arrivé depuis le 14 courant.

Mon dernier journal, en effet, était daté de Tien-tsin, 14 octobre. A peine débarqué, je me rends avec M. Cotteau chez le Consul de France. C'était midi ; M. Dillon, homme d'élite sous tous les rapports, nous

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

accueille avec bonté et envoie son petit <sup>p.029</sup> François, gentil garçon de 7 ans, dire à Madame Dillon que deux Français viennent d'arriver et qu'elle mette 2 couverts de plus. Madame Dillon, digne compagne de son mari, nous reçoit avec une grâce parfaite.

Je profite de quelques minutes d'intervalle pour aller saluer le Père Cokset, procureur des Lazaristes.

Pendant le déjeuner, le domestique du Consul fut chargé de préparer le départ ; il arrêta 2 voitures pour 4 piastres 1/2 chacune. Ces voituriers promettaient de nous conduire à Pékin dans deux jours et de nous y faire arriver le dimanche à 7 h. du matin, moyennant un schelling chacun de pourboire. Ils demandaient qu'en route on eût patience et qu'on ne leur distribuât pas de coups de bâton. Pour payer les auberges nous leurs remettons deux piastres, sauf à nous rendre compte ; on leur dit les noms des deux villages où nous devons passer les deux nuits et nous voilà en route. J'avais fait acheter du pain et quelques bouteilles de vin. Madame Dillon examine mon bagage et elle a compassion de moi :

— Vous allez être gelé et brisé dans la voiture ;

et elle me donne sa double et forte couverture de voyage, espèce de matelas de ouate. A 3 heures nous étions partis. Une heure durant, les voitures parcourent les <sup>p.030</sup> faubourgs de Tien-tsin ; impossible de dire un mot à nos conducteurs et de comprendre une de leurs paroles ; nous sommes à leur merci ; mais ils ont été fidèles.

Nous traversons un pays plat et monotone, toujours parsemé de monticules, de cercueils. Dans les fermes, on bat encore le millet, on laboure, ou sème le blé, partout on nous regarde avec étonnement.

A 9 heures, on nous dépose dans l'auberge d'un village, nommé Yang-tsoun, où nous réclamons deux chambres. Les maisons sont bâties en boue et n'ont naturellement qu'un rez-de-chaussée ; les chambres sont de petits compartiments dont la porte donne sur la cour où s'arrêtent les voitures ; il n'y a point de fenêtres ; la paroi extérieure est grillée en bois et couverte de papier blanc qui laisse passer le jour ;

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

l'intérieur est divisé en deux parties, l'une est surélevée de 70 centimètres sur le pavé et recouverte en briques, avec une natte formée de petits roseaux aplatis : c'est le lit chinois. Le dessous est vide ; l'hiver on y place des charbons qui font du lit une espèce de poêle. Dans le jour le lit sert de chaise, et un tabouret y fait fonction de table à manger. Sur une escabelle de bois, on apporte une lampe à huile, consistant en une écuelle <sup>p.031</sup> de faïence contenant de l'huile de ricin qui brûle au moyen d'une mèche, et répand une odeur infecte. Nous la renvoyons pour prendre la chandelle de suif de la lanterne de nos voitures. Pour nourriture, on nous sert des petits morceaux de viande cuite à l'oignon ; elle avait bonne apparence, mais assaisonnée à l'huile de ricin, elle était immangeable ; nous nous contentons d'œufs à la coque et d'un pâté de foie gras que nous avons apporté du Japon, puis nous enlevons la table et nous nous étendons sur notre dure couche. Il fut difficile de dormir ; le froid nous saisissait.

A 1 h. du matin, les voituriers nous réveillent et nous font comprendre par signes qu'il faut partir. La lune brille au firmament, et laisse apparaître la gelée çà et là dans les champs. Je m'enveloppe dans ma couverture et à 2 h. nous voilà en route.

A 6 h., le soleil se lève radieux et nous laisse voir le même paysage que la veille. Je pensais que vers 8 h. on nous ferait déjeuner quelque part : vain espoir. A chaque village que nous rencontrions, je croyais qu'on allait s'arrêter, il n'en fut rien. Enfin à 11 h. je fais signe que j'ai faim et que je veux manger ; on me fait comprendre par geste que nous allons arriver au relais. En effet, quelques instants après, nos voitures entrent dans <sup>p.032</sup> la cour d'une auberge, au village de Ngan-pin. Là, nous demandons des œufs et mangeons une saucisse conservée en boîte, reste de mes provisions d'Arima. Bon nombre de villageois accourent pour nous voir ; nous fermons la porte de notre chambre, mais ils font avec le doigt des trous dans le papier pour nous regarder manger. — A 1 h., nous remontons en voiture. Déjà je compte si tous mes os sont en place, car ces horribles voitures ne sont que de lourdes charrettes massives, avec des roues très fortes et un essieu de

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

bois ; le dessus est surmonté d'un grillage de bois formant cabane, contre lequel le cahotement risque à tout instant de briser nos têtes. Les routes, en effet, ne sont pas entretenues et sont de vraies fondrières qui font faire à la voiture sans ressort des sursauts continuels et terribles. Le mieux est de se tenir sur le brancard, mais, le soir et le matin, on y gèle ; je fais alors une sorte de coussin élastique de mes petits bagages et m'y laisse balloter, veillant seulement à ce que ma tête ne frappe pas contre le grillage. Ces voitures sont petites et ne contiennent qu'une personne ; le conducteur s'assied sur le brancard.

Le long de notre route nous rencontrons souvent le Pei-ho qui décrit dans la plaine une <sup>p.033</sup> succession de zig-zag. Des jonques de diverses dimensions le remontent et le descendent. Nous rencontrons souvent des mendiants presque nus poussant des cris, et demandant l'aumône ; j'en ai vu de tout à fait nus, et d'autres qui n'avaient sur eux qu'un lambeau de natte. Beaucoup de vieilles femmes demandent aussi l'aumône, accroupies dans le chemin.

Vers le coucher du soleil, nos voitures nous déposent dans une auberge, au village de Yü-kia-ouey. C'est un grand village entouré de murs et traversé par un courant d'eau sur lequel on a jeté un beau pont. Nous parcourons la principale rue pour sortir à l'autre bout et admirer le coucher du soleil, toujours fort beau dans ces pays. Je revois avec plaisir ces teintes gris-perlé et ces nuances variées qui se déroulent chez nous sur la crête de l'Estérel.

Pendant que nous retournons à l'auberge, une longue queue de villageois s'est attachée à nos pas ; ils nous suivent et nous observent avec curiosité. Nous achetons quelques *caki* et autres fruits que nous faisons payer par nos voituriers, et nous prenons notre maigre souper. Puis, à mon grand chagrin, je vois que nous n'avons qu'une chambre pour les deux, les autres sont toutes occupées.

<sup>p.034</sup> Il me fut impossible de goûter un peu de repos sur la dure couche de brique ; mais, à 11 h du soir, nos conducteurs étaient déjà

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

prêts pour le départ, nous montrant la lune qui leur permet de voir le chemin. A minuit nous sommes en route ; et cette fois, enveloppé dans ma couverture je m'étais endormi dans la charrette, lorsque, à la pointe du jour, je suis réveillé par des bruits multiples : nous étions au milieu d'un camp de voitures, d'ânes, de mules, de chevaux, de chameaux, qui tous attendaient, comme nous, l'ouverture de la porte de Pékin.

A 6 h. précises, la porte s'ouvre. Nous culbutons tout sur notre passage, au risque d'être brisés et foulés, et nous entrons des premiers. Nous traversons la ville chinoise et longeons la rue des fleurs : on étalait tout le long une quantité de fleurs sèches dont les femmes chinoises aiment à envelopper leur coiffure ; malheureusement, elles n'avaient point de senteur pour neutraliser la puanteur des amas de saletés répandues le long de la rue. Nous arrivons à la muraille de la ville tartare, nous franchissons la porte gigantesque, et à 7 h. précises, nous sommes à l'hôtel Evrard, près la Légation de France.

Nos voituriers avaient tenu parole ; ils s'en réjouissent et nous montrent le soleil pour nous <sup>p.035</sup> dire qu'ils sont arrivés à l'heure indiquée. Nous les payons et leur donnons un second pourboire, pour lequel ils nous font le *chinchin*, en réunissant les deux poignets et les portant au front et à la poitrine avec un profond *salamalec*.

Nous déjeunons, et à 8 h., nous nous rendons à la Légation de France.

@

## CHAPITRE III

Pékin — La ville — Les établissements religieux — Préparatifs des funérailles de Si-taé-ho, impératrice de l'Est. — La Cour.

@

p.036 Nous sommes accueillis à la Légation par M. le vicomte de Semallé, second secrétaire d'ambassade. Le premier secrétaire et le Ministre, M. Bourré, étaient en ce moment à Shangaï. Monsieur de Semallé nous reçoit parfaitement, et comme il est amateur photographe, il nous montre la collection des photographies qu'il a faites des divers monuments de Pékin et des environs ; puis l'immense collection de bibelots qu'il va achetant tous les jours.

Pendant ce temps, dix heures sonnent, la cloche nous avertit que la messe va être célébrée à la chapelle de la Légation et nous en profitons. p.037 Après la messe, M. de Semallé me présente à M. Ristelhuebert premier interprète, au ministre d'Espagne récemment arrivé, et à divers autres personnages dont j'oublie les noms.

Pendant que nous déjeunons à l'hôtel, M. Ristelhuebert nous envoie une lettre d'invitation pour dîner le soir chez lui. M. de Semallé nous avait retenus pour le lendemain. A 1 heure, nous arrêtons, moyennant 5 fr. par jour, un interprète, appelle Barthélemy OU ; il a été élevé par les Lazaristes, et a servi longtemps à la Légation de France ; il parle assez bien le français ; de plus, il a le grade de lettré chinois et connaît bien les choses de son pays. Il est chrétien, marié à une Tartare chrétienne, et père de cinq filles ; s'il était païen, il dirait qu'il n'a point d'enfants, car ici les filles ne comptent pas.

Barthélemy court louer une voiture et nous conduit à travers la ville. Au bout d'une heure et demie, nous arrivons chez les Pères Lazaristes au Pé-tang, (église du nord), où réside Mgr La Place et le Père Favier. Ce dernier est architecte, agriculteur, économiste général, musicien, homme d'affaires, etc. C'est lui qui a bâti, et qui bâtit les

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

légations, églises, consulats, etc., c'est l'homme universel ; plein d'esprit, aimable et serviable, tous les étrangers s'adressent à lui.

p.038 Le procureur de Shangai m'avait donné une lettre pour lui, et j'avais une carte du Père Pémartin, secrétaire général de la Congrégation. Je fus bien reçu. Après quelques instants de conversation, le Père Favier nous invite à assister au salut où il doit tenir l'orgue. La vaste église du Pé-tang était presque remplie de Chinois chrétiens qui, à genoux sur les nattes, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, avaient une contenance fort recueillie.

Après le salut, le Père Favier nous présente à Mgr La Place, évêque du Chi-li. C'est un robuste vieillard qui est en Chine depuis 35 ans, et connaît bien son monde. Il se trouve être compatriote de M. Cotteau ; ils sont tous deux d'Auxerre et parlent longtemps de Monsieur un tel et de Madame une telle qu'ils ont connus dans leur jeunesse. M. Cotteau marchant difficilement à cause d'une plaie au pied, Mgr le conduit chez les Sœurs qui lui font un pansement. Ce bon ami de Paul Bert, se voyant ainsi soigné par les Sœurs de S.-Vincent de Paul, est ému jusqu'aux larmes. Il faudra renouveler le pansement tous les jours ; l'hôtel est trop loin, Mgr invite M. Cotteau et moi à nous installer au Pé-tang. Nous renvoyons à demain pour voir comment se trouvera le pied. Nous rentrons à p.039 l'hôtel et à la Légation de France pour dîner. Madame Ristelhuebert belle, grande et jeune femme, fait les honneurs avec une grâce charmante. Il est bien tard quand nous rentrons chez nous.

Lundi 17 Octobre.

Le lundi matin, nous recevons la visite du Père Favier. La plaie de M. Cotteau, résultat des fatigues de sa traversée de Sibérie, n'étant pas mieux, nous acceptons l'hospitalité et nous irons dans la soirée au Pé-tang. Avant midi, nous étions à la Légation pour dîner chez M. de Semallé. Il était entouré d'une quantité de marchands de bibelots qui étalaient leurs bijoux, leurs étoffes et leurs peintures. Nous marchandons quelques objets ; les prix sont ridiculement exagérés.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

Après le déjeuner, Barthélemy nous conduit à l'ancien Observatoire. Il est adossé à la muraille de la ville tartare et contient encore en parfait état de conservation, quoique en plein air, les beaux instruments de bronze construits au 17<sup>e</sup> siècle. De ce point élevé notre vue peut saisir le plan de Pékin. Un grand quadrilatère clos de murs forme la ville chinoise ; c'est la partie la plus peuplée et la plus commerçante ; la ville p.040 chinoise s'adosse aux murs de la ville tartare, autre rectangle beaucoup plus grand que le premier, enfermé dans une haute et forte muraille en brique, sur laquelle on peut marcher et en faire le tour en trois heures. Sa hauteur est d'environ 7 mètres, sa largeur peut donner passage aux voitures ; les neuf portes placées par intervalle sont autant de forteresses avec une centaine d'ouvertures pour les canons. Dans la ville tartare est une troisième enceinte avec une muraille moins importante, c'est la ville impériale ; là, il y a peu d'établissements. Dans la ville impériale est situé le palais impérial entouré d'un fossé plein d'eau et d'une haute muraille à laquelle sont adossés, à l'intérieur, les logements des gardes et des eunuques.

Les rues où se fait le commerce sont parfois larges, mais toujours fort sales et mal entretenues ; une poussière noire vous remplit la gorge, et il faut avoir constamment le mouchoir au nez pour les odeurs. Les Chinois se satisfont dans la rue et en public. Les résidus de la nuit sont jetés dans des ruisseaux, et c'est là qu'on puise pour arroser la chaussée. La boucherie se fait dans la rue où les chiens viennent lécher le sang et dévorer les entrailles des bêtes tuées. Enfin, Pékin est une ville immonde. Presque tous les p.041 Missionnaires et les Sœurs y prennent la fièvre typhoïde, mais les médecins chinois guérissent facilement avec un sudorifique qu'il serait utile d'importer en Europe. Les magasins de tabac, de thé et de meubles de mariage sont souvent bien ornés et ont la façade dorée ; ces façades sont des grillages en bois assez bien travaillés, sur lesquels on colle du papier qui laisse passer le jour. Les maisons particulières sont dans des ruelles et toujours entourées de murs.



## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

En descendant de l'Observatoire, nous visitons, toujours moyennant pourboire aux gardiens, l'endroit où les étudiants de toute la Chine viennent, chaque 3 ans, subir leurs examens. C'est un vaste emplacement clos de mur, dans lequel sont alignées des rangées de petites cellules ouvertes d'un côté ; il y en a 13 mille. Chaque étudiant occupe la sienne pendant le nombre de jours fixés pour les compositions. On dit que pour cela ils ont une semaine ; ils sont surveillés pour empêcher qu'ils communiquent avec les voisins.

Nous nous dirigeons, à une heure de distance, au temple des Lamas. Pendant que Barthélemy entre avec M. Cotteau, le portier me saisit par les vêtements et veut me retenir ; j'avance en l'entraînant et lui fais signe de parler à l'interprète ; je n'ose le battre, crainte d'un tumulte, <sup>p.042</sup> car beaucoup de monde s'est rassemblé pour voir ce qui arrivera ; Barthélemy continue à marcher sans s'inquiéter de moi, mais M. Cotteau vient à mon secours, il secoue roidement la main du portier, le gourmande et lui fait lâcher prise.

Plus loin la scène menace de se renouveler, mais Barthélemy glisse quelques pièces de monnaie dans la manche du lama et nous passons. Chemin faisant, une centaine de ces lamas en habit et toque de soie jaune de forme singulière, sortent en procession d'un temple pour se rendre dans une vaste salle où ils s'installent comme des chanoines pour réciter leur prière. Ailleurs, un autre groupe chante des cantiques, et dans un autre temple on fait de la musique avec toute sorte de tambours et de trompettes. Moyennant un autre pourboire, on nous introduit dans le temple où réside le fameux Bouddha en bois, haut de 15 mètres.

Je demande à ces hommes de quoi ils vivent ; ils me répondent qu'ils sont nourris par l'Empereur. Celui-ci, en effet, leur alloue à chacun un taël 1/2 par mois. Evidemment, avec 10 francs mensuels ils ne peuvent vivre, et Barthélemy me dit qu'ils envoient voler toutes les nuits. Quant à leur nombre, j'apprends d'eux qu'ils sont <sup>p.043</sup> habituellement 4.000 dans ce couvent, mais, en ce moment, il n'y en a que 1.500 ; les autres campent sous la tente auprès du corps de l'impératrice défunte, pour les

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

prières et les sacrifices. Ils mangent de la viande, mais ne se marient pas, et portent comme les bonzes la tête rasée.

Du temple des Lamas, nous passons un peu plus loin, au temple de Confucius. Il est presque abandonné et semble tomber en ruines ; la famille régnante, étant bouddhiste, n'en prend aucun soin. Autour de la cour, sur 240 grandes plaques de marbre, sont gravées les œuvres du philosophe ou de ses disciples en 10 mille pages ; quelques Chinois les noircissent pour en prendre l'empreinte et la vendre aux Européens.

Nous devons voir un docteur allemand qui dirige, depuis 10 ans, les opérations de l'Observatoire russe ; on nous dit que nous n'en sommes pas loin ; malgré la nuit tombante, nous nous dirigeons de ce côté ; mais Barthélemy cherche sa route, la voiture ne peut avancer dans les ruines et nous la laissons en arrière pour marcher à pied.

Après bien des recherches, nous trouvons notre Docteur qui nous fait bon accueil, mais vu l'heure avancée, nous le prions de nous faire chercher une autre voiture pour rentrer plus vite.

p.046 La seconde voiture arrive, mais, par un malentendu, Barthélemy avait pris la première et était rentré chez lui. L'autre voiture nous conduit au Pé-tang où nous arrivons vers 8 h. ; à pareille heure on ne nous attendait plus. Un instant après, on nous sert un bon souper au réfectoire, et le Père Favier va chercher des draps pour monter nos lits à l'Européenne. Les Pères, ici, sont habillés en chinois, et dorment à la chinoise, sans draps, enveloppés d'une couverture.

Après le souper, nous l'interrogeons beaucoup sur les choses chinoises, et nous apprenons une quantité d'anecdotes curieuses. Le Père Favier nous raconte qu'il venait de donner la 1<sup>e</sup> communion à une petite chrétienne de 13 ans, lorsqu'il apprend que la mère l'a vendue pour 5 taëls à un marchand (à Pékin le taël vaut 6 fr.). Il veut la retrouver et se met sur ses traces ; le marchand l'avait revendue 7 taëls à un mandarin qui l'avait revendu 2 taëls, et enfin, après 5 jours, il apprend qu'elle avait déjà été vendue 7 fois, et qu'elle était auprès d'un mandarin qui l'avait payée 38 taëls. Il lui envoya dire : tu sais que

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

la loi défend de vendre les tartares, si tu ne me renvoies immédiatement la petite fille, je t'accuse : une heure après la pauvre enfant était restituée et placée à l'orphelinat.

p.047 Un jour, le Père Favier voit une femme, à 1 h. du soir, courir comme une forcenée dans la rue ; un homme armé d'un sabre la suivait ; la femme aux petits pieds fut bientôt rejointe par l'agresseur, qui la prend d'une main par le chignon, et de l'autre lui tranche la tête d'un seul coup. La foule stupéfiée, ne fait rien pour l'empêcher, et lui demande pourquoi il a fait cela :

— C'est ma femme, dit-il, j'en ai assez ; je n'en veux plus !

Arrêté par la police, il en fut quitte pour une amende de 13 taëls.

Il y a deux ans, un câble télégraphique fut posé entre Taku et Tien-tsin ; un Chinois s'avise un jour de couper un fil : une heure après, il avait la tête tranchée. En ce moment, la Compagnie danoise qui a posé le câble entre S.-Pétersbourg et le Japon à travers la Sibérie, en place un entre Shangai, Tien-tsin et Pékin ; il sera en fonction en janvier prochain ; les Chinois le respecteront.

Il y a quelques mois, un mandarin gouverneur fut réprimandé de ce qu'il ne faisait pas respecter, durant les 3 mois voulus, le deuil pour l'impératrice défunte en empêchant les hommes de se raser la tête ; le mandarin fait couper la tête du premier Chinois rasé qu'il aperçoit, les autres ne se rasent plus. Enfin, nous trouvons bons nos lits qu'avait faits le Père Favier.

18 Octobre 1881.

p.048 Je visite l'établissement du Pé-tang. Il est situé dans la ville royale ; le terrain en fut donné au 18e siècle aux Jésuites par l'empereur Kan-si qui avait été guéri par un des Pères. Du haut des tours de l'église, on pourrait voir les jardins du palais impérial qui est tout près, mais de ce côté on a doublé la hauteur du mur. Les Pères Lazaristes ont au Pé-tang un petit séminaire avec 50 élèves chinois, un séminaire et des écoles. Les Sœurs soignent 400 filles et petits garçons

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

de tout âge, à partir des nouveau-nés qu'on leur apporte tous les jours ; elles ont aussi un externat, un pensionnat, et une pharmacie qui leur permet de soigner, tous les jours, un grand nombre de Chinois qui viennent frapper à leur porte.

J'ai été heureux de retrouver là une Niçoise, la sœur Verani, qui a été bien contente de pouvoir encore une fois causer de Nice et de ses parents qu'elle n'a pas vus depuis 35 ans. Les Pères Lazaristes ont, au Pé-tang, une magnifique bibliothèque contenant les ouvrages les plus précieux des anciens Pères Jésuites de Pékin, et un beau Musée d'histoire naturelle riche surtout en oiseaux de Chine, découverts par le Père David ; les Chinois viennent journellement le visiter.

p.049 Une voiture, en une demi-heure, nous conduit au Nan-tang (église du sud), de l'autre côte de la ville. C'est l'ancienne église portugaise ; les Chinois l'ont respectée, parce que l'empereur Kan-si y avait tracé une inscription de sa main. Néanmoins elle fut pillée avant la dernière prise de Pékin, mais les Pères ont retrouvé et racheté, dans les magasins de bric-à-brac, les débris des divers objets précieux, et les ont rendus à leur première destination.

Monseigneur La Place m'attendait au Nan-tang. Je le trouve entouré de nombreux enfants qui demandaient la grâce d'un quart d'heure de récréation en l'honneur de l'étranger ; la récréation fut accordée, à leur grande satisfaction. L'internat possède 30 élèves, l'externat 50, dont plusieurs sont encore païens.

Au Nan-tang j'ai vu une Congrégation de Sœurs chinoises, création récente de Mgr La Place ; on les appelle les filles de S.-Joseph ; elles sont au nombre de douze, et la supérieure, trois fois réélue par ses compagnes, m'a paru fort alerte et capable. Elles sont vêtues et coiffées comme toutes les Chinoises : pantalon et blouse bleue et gros chignon traversé d'une lame d'argent. Elles se dévouent à l'enseignement, et surtout au catéchisme, font l'école et tiennent un orphelinat qui compte 10 sujets. Elles leur enseignent p.050 aussi un métier qui leur permettra de gagner leur vie : elles cardent, filent, tissent le coton. Dernièrement,

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

la Comtesse Pauline de Salm a envoyé de Rome 5.000 fr. à Monseigneur, pour construire la chapelle de cette Communauté.

Nous passons au compartiment des Sœurs de S.-Vincent de Paul. Elles sont 7 et dirigent un hôpital dans lequel je n'ai vu que des Chinois et des Chinoises. Les Pères n'avaient point d'argent pour entreprendre cette œuvre coûteuse ; le Père Favier, l'homme à ressource, a construit une maison qu'il loue 10 mille fr. et ce loyer fait vivre l'hôpital ; c'est la charité économique, ou plutôt la bonne économie politique. Deux tantes de l'Empereur actuel sont décédées dernièrement dans cet hôpital ; elles descendaient d'une branche de la famille impériale qui avait embrassé le christianisme, il y a deux siècles. Lors de la persécution, cette famille préféra l'exil à l'apostasie ; rappelée plus tard, ses biens ne lui furent point rendus ; le dernier des fils survivants est à l'orphelinat des Pères.

A la pharmacie, les Sœurs pansent d'horribles plaies, quelquefois pleines de gros vers, et donnent chaque jour des remèdes à tous les malades qui se présentent. On leur apporte beaucoup de petits enfants qu'elles baptisent lorsqu'ils sont trop p.051 malades. La paroisse du Nantang s'étend au delà des faubourgs jusqu'à 28 lieues.

Je reviens avec Monseigneur dans sa voiture chinoise, assis sur le brancard ; chemin faisant, il me fait remarquer une quantité de choses curieuses ; ici, loge tel mandarin bienveillant ou méchant ; là, s'élève l'orphelinat que le gouverneur a construit pour faire tomber celui des Sœurs. Monseigneur a su y faire pénétrer des nourrices et des gardiens chrétiens qui baptisent les enfants mourants : on a ainsi le même résultat que chez les Sœurs ; mais les frais sont à l'État. Monseigneur aurait voulu me montrer un des chars qui vont à travers la ville à la recherche des enfants morts ; il le cherchait des yeux, car c'est l'heure où il passe. Chaque quartier a le sien ; quand on le voit, on sort des maisons les petits morts <sup>1</sup> qu'on jette dans la charrette ; souvent on les y met encore vivants. Moyennant un peu d'argent, des chrétiennes ou

---

<sup>1</sup> Les enfants chinois n'ont droit à un cercueil que lorsqu'ils ont mis les premières dents.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

des chrétiens chinois obtiennent de les baptiser et prennent pour les élever ceux qu'ils trouvent viables.

Le long de la route, beaucoup d'ouvriers sont occupés à construire une chaussée et à la couvrir de sable jaune, couleur impériale. Elle doit servir au transport des restes de l'Impératrice défunte ; la cérémonie aura lieu, le 31 octobre, 9<sup>e</sup> jour de la 9<sup>e</sup> lune. Son corps est déposé depuis 6 mois dans une pagode, dans l'enceinte qui renferme le mont du charbon (dépôt de charbon, provision faite, il y a des siècles pour le cas de guerre), situé vis-à-vis du palais impérial. Jour et nuit, les lamas s'y succèdent pour la prière, et trois fois par semaine, ils offrent le sacrifice de riz, de thé, d'argent, etc. ; ils sont parqués en dehors du mur dans de grandes tentes de nattes. Tout autour des murs, des piquets de soldats en guenille stationnent avec leurs lances rouillées et leurs flèches dépointées ; la nuit, ils se renvoient de l'un à l'autre le cri de salut et de ralliement lorsque passe un mandarin. Vers les derniers jours, ils revêtent un uniforme de cour : grande tunique en soie rouge fleurie et chapeau mandarin d'été.

Nous voyons sur un certain point les hommes s'exercer à porter le brancard destiné au cercueil. Ils sont au nombre de 80, soit 40 paires, portant sur leurs épaules les 80 bouts de bâton qui soutiennent tout l'échafaudage. Quatre bols pleins d'eau sont placés à l'endroit où sera le cercueil ; gare aux porteurs, si un peu d'eau vient à verser, p.055 ils goûteront du bambou. Les morts doivent être portés horizontalement ; c'est un mauvais signe, s'ils perdent la ligne horizontale.

La sépulture de la famille impériale est à Ton-lin, à 240 lis, soit à 120 kilom. de Pékin ; il faudra plusieurs jours pour y arriver, car le convoi compte des milliers de personnes, et 2.000 porteurs de relais. Les mandarins arrivent de toutes parts ; les Coréens ont même envoyé une députation qui s'est logée dans les magasins chinois qui ont l'habitude du commerce coréen.

Le 31, toute la population est consignée, les Européens comme les autres ; les Ministres sont chargés de l'organisation du convoi dans la ville de Pékin. Li-oung-tchang, vice-roi du Chi-li, est chargé de

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

l'organisation à travers la campagne. Des tentures sont posées sur le parcours du cortège, de manière à en intercepter la vue au public ; celui qui regarderait s'exposerait à recevoir une flèche ; aussi les curieux se contenteront de jeter un coup d'œil des maisons, à travers les trous faits aux papiers qui servent de vitre. Dans la campagne le convoi sera protégé par des paravents contre la curiosité des villageois. Je me contente de voir ces préparatifs, et je ne resterai pas à Pékin une semaine de plus pour en voir davantage.

p.056 L'après-midi du 18 octobre je parcours la ville chinoise. Chaque rue a sa spécialité de magasins : ici, c'est la rue des éventails ; là, la rue des porcelaines, ailleurs, la rue des bouchers, etc. Les magasins laissent pendre de longues affiches dorées, car le Chinois écrit ses caractères du haut en bas, et de gauche à droite ; les boutiques sont aussi ornées habituellement d'oriflammes de toutes sortes. Partout dans la rue, même saleté, mêmes immondices. Je visite plusieurs magasins de bibelots, toujours même prix exorbitants. Les marchandises moins belles sont en montre, les plus précieuses sont à l'arrière et tenues sous clé ; on ne les montre qu'à l'étranger qui fait mine de vouloir acheter.

Nous allons au temple du Ciel. Les portes de l'enceinte sont ouvertes, on les ferme rapidement dès que nous approchons ; nous sommes réduits à aller un peu plus loin grimper sur le mur pour donner un coup d'œil ; mais le jardin est vaste, et on n'aperçoit que des arbres. On dit que ce temple du Ciel est un des plus beaux de Pékin ; il renferme une vaste tour ou four dans lequel on cuit, tous les ans, un bœuf entier pour le sacrifice. Pour monter comme pour descendre du mur, nous nous appuyons sur le toit d'une petite p.057 maison ; on nous dit que c'est la maison de la police. Nous passons devant le temple de la Terre, ou de l'Agriculture ; les portes se ferment à notre approche comme celles du temple du Ciel ; désappointé je regagne le Pé-tang.

Après le souper, je passe plusieurs heures de la soirée à recueillir des renseignements sur la dynastie et sur la cour. L'Empereur actuel

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

s'appelle Kuang-Shiu ; il a 13 ans ; son prédécesseur s'appelait Toung-djé, et régnait depuis 1860 ; mais son entourage aspirait à une régence, et trouva bon de le laisser pourrir avec les femmes ; il est mort à 17 ans. Un mois avant sa mort, le 1er médecin de Pékin fut appelé en consultation ; il déclara à sa Majesté qu'il n'avait plus qu'un mois à vivre ; sa franchise lui valut la décapitation. Un autre médecin fut appelé ; celui-ci plus avisé dit :

— Votre Majesté n'a rien, elle sera guérie dans 15 jours ;

on le fit 1er médecin de la Cour, mais il jugea prudent de s'esquiver et disparut. Toung-djé, à 17 ans, était marié ; sa jeune épouse devait être la régente, mais cela ne plaisait guère à sa belle-mère l'impératrice Si-taé-ho, régente actuelle ; la jeune impératrice fut donc envoyée dans l'autre monde rejoindre son mari, quinze jours après sa mort.

p.058 Toung-djé était fils de l'empereur Shien-fong, mort en 1860. Celui-ci avait pour femme légitime Toung-taé-ho (impératrice de l'Est) qui ne lui donna point d'enfant. C'était une honnête femme, rigide, mais ignorante. La conduite de la seconde impératrice l'a abreuvée de chagrin et elle en est morte en avril dernier. La seconde impératrice, Si-taé-ho, ou impératrice de l'Ouest, était la concubine de Shien-fong et elle fut légitimée. D'après la loi chinoise le fils de la concubine appartient à l'épouse légitime, comme au temps de Jacob ; c'est pourquoi les deux impératrices étaient régentes en même temps.

Toung-djé, fils de Shien-fong et de la concubine, avant de mourir (à 17 ans), avait adopté l'empereur actuel qui avait alors 5 ans. On le croit un fils de contrebande de l'impératrice Si-taé-ho, femme intrigante, lascive et aimant le pouvoir ; son père est le Tsi-ié ou 7e prince, frère de Toung-djé et fils de Shien-fong. Celui-ci avait eu 9 garçons. L'aîné, Toung-djé, lui succéda et mourut à 17 ans, les 2e, 3e, et 4e sont morts ; le 5e Ou-ié est vivant et devrait, comme aîné, être le président du conseil de régence ; mais il aime la vie privée, et a été supplanté par son jeune frère, le 6e prince, ou Leou-ié, qui est le prince Kong âgé de 47 ans. Le 7e p.059 prince, ou Tsi-ié, père de l'empereur actuel était



## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

généralissime des troupes jusqu'en 1875, mais après l'avènement de son fils au trône, la loi chinoise l'a obligé à démissionner, car, comme père il ne pouvait prendre les ordres de son fils, et comme sujet, il était tenu à lui obéir. Le 7e prince est celui qui intrigue avec la Si-taé-ho, ou 2e impératrice. Celle-ci vient d'avoir une grande maladie dont elle est guérie : tout le monde sait que c'était une maladie de 9 mois, et que l'enfant qu'elle vient d'avoir est le fils du 7e prince. Pour prolonger la régence, on renouvellera peut-être le tour qu'on a joué à Toung-djé ; on lui fera adopter l'enfant qui vient de naître et on l'expédiera dans l'autre monde d'une manière ou d'une autre.

Les médecins, ayant ordonné à l'Impératrice du lait de femme durant la maladie, 60 nourrices avaient été choisies dans tout l'Empire pour être à sa disposition. Cette femme intrigante, voulant témoigner sa satisfaction au 7e prince, pensa lui envoyer en cadeau de magnifiques objets du palais impérial ; mais, attendu que la loi défend de rien en sortir, le mandarin, chargé de la garde de la porte, arrêta les porteurs de ces objets. La loi était précise ; le mandarin avait fait son devoir, on ne pouvait le punir ; mais la p.060 méchante impératrice sut tourner la difficulté ; elle acheta un pauvre diable qui eut le mot d'ordre de se faufiler dans les appartements de l'impératrice ; là, il fut surpris, arrêté et décapité ; et la régente put dire : qu'est-ce donc que ce mandarin gardien de la porte, qui ne sait veiller que sur ceux qui sortent et non sur ceux qui entrent ? Elle le fit donc dégrader et envoyer en exil.

6.000 eunuques vivent dans le palais impérial. Il est facile de s'imaginer ce qui doit se passer d'intrigues et d'horreurs dans un tel endroit ! On raconte des détails révoltants ; aussi, ce n'est pas étonnant si en de pareilles mains le pouvoir s'avilit. Les vice-rois des provinces tendent à se rendre indépendants et discutent, au lieu de les exécuter, les ordres venus de Pékin. A leur tour la plupart passent le temps dans le plaisir et pressurent le peuple ; les autres magistrats sur toute l'échelle volent à qui mieux mieux ; les places se donnent non au mérite, mais au plus offrant, et ceux-ci, pour se rattraper, vendent les jugements et lâchent les coupables moyennant finance. Aussi un

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

proverbe chinois dit : « Si tu as raison et pas d'argent, ne poursuis pas ton procès ; si tu as tort et de l'argent, tu peux poursuivre hardiment. »

p.061 Le préfet d'un pauvre district ne reçoit que 25 mille fr. par an, mais il trouve moyen d'extorquer au moins 80 mille taëls, environ 100 mille fr. par an, à l'occasion des procès.

Chaque ville, chaque province a une douane spéciale. Le gouvernement les afferme à ses employés qui pressurent les marchands et leur arrachent pour leur propre compte des millions de francs par an. Il n'est pas étonnant qu'un tel gouvernement soit abhorré du peuple, et il faut bien le peuple chinois si patient et si soumis, pour l'endurer si longtemps. Cette situation explique la réussite de l'insurrection des Taëpings, qui, vers 1864, auraient certainement renversé le gouvernement et la dynastie, s'ils n'avaient été subjugués à l'aide des Européens. Mais le désir d'un changement est dans tous les cœurs ; on en est à soupirer après une guerre avec le Japon, avec l'Europe, avec la Russie ou avec toute autre Puissance, dans l'espoir de voir dans la crise sombrer la triste administration actuelle.

La présence des Européens dans les ports ouverts et la vue de leur administration plus droite et plus honnête stimule encore ce désir de changement ; le peuple compare et dit à ses mandarins :

— Les Européens, voilà bien de vrais mandarins qui ne volent pas et font justice.

Les mandarins chinois se p.062 mordent les lèvres de dépit et voudraient envoyer bien loin tous les Européens.

Si une guerre extérieure ne vient aider la crise, on est persuadé, quand même, qu'une révolution se fera. Viendra-t-elle du palais ou de quelque vice-roi ? on ne sait ; mais on sent que le vieil édifice s'écroule et qu'il lui est impossible de tenir debout plus longtemps.

@

## CHAPITRE IV

Télégraphe — Chemins de fer — Usines — Administration — Travail — Nourriture —  
Vêtement — Logement — Famille — Armée — Religion — Missions — Douanes.

@

p.063 Depuis plusieurs années, les Chinois s'expatrient ; mais toujours avec esprit de retour, et, s'ils meurent en pays étranger, ils veulent que leur corps soit reporté auprès des os de leurs pères, dans leur village natal. Plusieurs, après avoir réussi à ramasser de petites fortunes en Californie, en Australie, aux Indes, reviennent dans leurs pays avec des idées nouvelles, et, la civilisation chrétienne leur apparaissant meilleure, ils se plaisent à la faire connaître.

Les voyages dans l'intérieur sont aussi devenus plus faciles ; les *steamer* remontent le Yang-tzé-kiang (rivière bleue) jusqu'à Ichang, à 800 lieues p.064 dans le centre de la Chine. Les missionnaires catholiques, et même les protestants, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs bibles, sillonnent maintenant toutes les provinces sans aucun danger.

Les usines à vapeur montrent déjà en plusieurs endroits leurs hautes cheminées, et beaucoup d'entre elles sont aux mains des Chinois.

Le télégraphe fonctionne déjà depuis 2 ans entre Taku et Tien-tsin et, en mars prochain, il fonctionnera de Shangai à Pékin. On discute en ce moment sur l'opportunité d'adopter les chemins de fer ; les uns les veulent, les autres les repoussent. A la tête du mouvement de réforme est Li-oung-tchang, vice-roi du Chi-li, résident à Tien-tsin. On le dit l'homme le plus intelligent de la Chine ; mais il veut la Chine pour les Chinois.

La Compagnie Jardine a déjà en route un navire chargé de rails, et il est probable qu'ils ne tarderont pas à trouver leur emploi. Nous sommes déjà loin de l'époque où les autorités chinoises achetèrent, pour le détruire, le petit chemin de fer que les Européens avaient construit entre Wou-sung et Shangai !

La Chine est un riche pays ; le jour où les voies de communication lui permettront de mettre, au profit de sa nombreuse population, ses

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

richesses maintenant inabordables, la Chine <sup>p.065</sup> deviendra une forte et redoutable puissance ; ses marchands commenceront à envahir l'Europe par le commerce, et ses ouvriers par le travail, en attendant, peut-être, que ses soldats l'envahissent par les armes.

Les aptitudes commerciales des Chinois sont connues de tout le monde ; l'esprit d'association est inné chez eux ; déjà une Compagnie <sup>1</sup> vient de se former pour l'exportation et l'importation directe avec l'Europe. Leur premier navire est parti de Shangai, le mois dernier, emportant à Londres un chargement de thé et autres denrées chinoises ; il sera certainement suivi de beaucoup d'autres, et les compagnies commerciales se multiplieront. Le Chinois, dans le commerce, est encore plus patient, plus économe et plus habile que le Juif ; il faudra que les Européens forment à leur tour de fortes et solides sociétés, s'ils veulent résister avec succès.

Administration. Il y a six ministères en Chine : 1° le Lee-poo qui fait le choix des divers mandarins et les surveille ; c'est un repaire d'intrigues. 2° le Hoo-poo, qui préside aux finances. 3° le Ly-poo, qui a la garde des rites et cérémonies, et veille à ce que nulle innovation n'y soit <sup>p.065</sup> introduite ; c'est le tribunal le plus conservateur qui ait jamais existé au monde. 4° le Ping-poo, ou guerre et marine, 5° le Hing-poo, police et justice. 6° le Kung-poo, ou travaux publics.

Depuis la guerre de 1860, on a ajouté le Tsoun-ly-ya-men, ou conseil chargé de l'exécution des traités avec les Européens. Tous les ministres en font partie et il est présidé par le prince Kong.

En province, l'administration est confiée à des vice-rois qui président à des districts composés de 2 ou 3 provinces ; des Tao-taï ou gouverneurs, réunissant souvent le pouvoir politique et militaire, commandent les provinces et les villes. Celles-ci sont de trois catégories ; les Tche-fou ou villes chefs-lieux de préfecture de 1er

---

<sup>1</sup> La *Chinese Merchants steam-navigation Company*.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

ordre ; les Tche-Tcheou chefs-lieux de préfecture ; les Tche-shien chefs-lieux de sous-préfecture.

Travail. J'ai demandé au Père Favier quelques renseignements sur les conditions du travail. Les professions sont ordinairement organisées en sociétés ou pour mieux dire, il y a un grand nombre de sociétés dans chaque profession ; ainsi quelques centaines de maçons formeront une société pour les travaux qu'ils pourront obtenir, et tous obéiront à leur chef ; si le chef meurt, son fils, quoique mineur, hérite de son autorité ; les manœuvres ou coolies n'entrent pas dans la société.

p.067 Les marchands ont aussi de grandes associations appelées *Koui*. Les contrats d'apprentissage sont passés entre le père de l'apprenti et le patron, et durent de 3 à 5 ans ; l'apprenti ne reçoit que sa nourriture.

La journée de travail dure du lever au coucher du soleil, moins les heures de repos ; c'est une moyenne de 9 à 10 heures par jour. Les salaires sont bien moins élevés qu'en Europe ; le maçon reçoit de 1 fr. à 1,50 par jour, le menuisier autant, le serrurier n'existe pas. Le tailleur de pierres reçoit de fr. 1,25 à 1,75 ; le tailleur d'habits idem. L'homme de peine ou coolie reçoit sa nourriture et 2 fr. 50 par mois. Les domestiques, chez les mandarins, ne sont pas payés ; ils reçoivent les pourboires des gens qui ont à traiter avec leurs maîtres. Les cuisiniers n'ont pas de traitement ; ils s'en font un sur les achats au marché.

Les agriculteurs, dans le nord, sont inactifs durant les six mois d'hiver ; ils ne savent pas s'adonner à un métier quelconque dans la froide saison ; mais leur travail est excessif durant les autres six mois. L'ouvrier agriculteur reçoit sa nourriture et, en plus, de 40 à 140 fr. par an. Le meunier ne garde que le son pour sa paye.

Nourriture. Le Chinois est généralement très sobre ; mais ceux qui le connaissent s'accordent à dire qu'il l'est, non par principe, mais par nécessité ; les mandarins, qui ont la bourse fournie, se payent des repas de Lucullus ; les plats les plus raffinés sont constamment sur leur

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

table, tels que œufs de pigeons, ailons de requins, nids d'hirondelle, graines et racines de lotus, etc. Dans les grands restaurants on peut faire des repas qui dépassent 100 fr. par tête. A chaque nouvelle portion le domestiques crient à haute voix les plats que le client a déjà précédemment demandés, et en doublent le prix pour flatter son amour propre, ainsi ils diront : donnez un nid d'hirondelle à M. un tel, qui a déjà pris pour 10 fr. d'ailons de requin, pour 5 fr. de chat, pour 4 fr. de graines de courge, pour 6 fr. d'œufs salés de canard. Si l'hôte est peu gourmand, on crie : donnez deux sous de soupe pour M. un tel, qui n'a encore pris que pour un sou de riz, etc.

Le Ministre d'Espagne venait d'arriver à Pékin, et avait été reçu en audience et à déjeuner par le prince Kong ; le lendemain, selon l'usage, il reçut chez lui ceux des mets du déjeuner qu'il avait semblé préférer. Monsieur le ministre me montra cette collection de plats. Il y en avait une trentaine, parmi lesquels je remarquai deux grandes oies, un jeune porc rôti, une pyramide de graines de courge, des œufs de canard salés et conservés <sup>p.069</sup> sous le fumier, et toutes sortes de sucreries ; plus deux amphores en terre remplies de vin chinois, esprit de riz ou d'autres grains. M. le ministre a fait photographier cette exhibition et m'en a remis une copie. Je n'aurais pas voulu des ragoûts offerts à M. le ministre ; mais j'aurais bien aimé les jolis bols de porcelaine qui les contenaient.

Le peuple, dans le sud, se nourrit généralement de riz qu'il assaisonne avec du poisson pourri ; dans le nord, il mange le millet, le sorgo, des légumes frais durant l'été, et salés durant l'hiver. Deux fois par mois l'ouvrier a droit à une petite noce ; il reçoit alors la farine et la viande, ou bien le *tot-fou*, pâte de haricots blancs qui, à la vue, ressemble à du fromage, mais qui, au goût, ferait reculer les moins délicats. L'ouvrier, comme tout le monde en général, fait trois repas par jour : le matin, à midi et le soir. Le lait est cher à Pékin, on le vend 0,50 fr. le litre ; mais en Mongolie, il se vend 0,05 fr. le litre, ou pour mieux dire ne se vend pas. Le Mongol est excessivement hospitalier ; il est dans ses habitudes, quand arrive un étranger, de lui abandonner sa tente, sa femme, sa fille, et tout ce qu'elle contient.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

La boisson du peuple est l'eau bouillante ou le thé de mauvaise qualité. Le Chinois boit aussi un vin composé de millet simplement fermenté ; p.070 pris en quantité il grise, et à la longue il porte à la folie. Le riche boit le bon thé et l'eau-de-vie de riz.

Le Chinois mange le mouton et le porc ; il lui est interdit de tuer le veau et le bœuf. Les repas commencent par les desserts qui, dans les dîners d'apparat, varient de 70 à 80 plats, et finissent par les potages qui sont toujours au nombre de 8 ou 10 ; il y a pour cela comme pour toute chose, en Chine, une infinité de règles établies.

Voici les prix des principaux aliments pour Pékin : viande excellente, mouton ou bœuf, la livre de 16 onces, 40 centimes ; porc 0,50 fr. ; chien, 0,50 fr. ; mulet mort, chameau crevé 0,20 fr. ; poisson, carpe, brochet, 0,30 fr. ; une grosse carpe coûte beaucoup moins que la carpe d'un pied parce qu'il faut qu'elle puisse entrer dans le bol, tous les ragoûts étant servis dans des bols de porcelaine. On y prend la nourriture avec des bâtonnets de bois ou d'argent.

Le riz, dans le nord, vaut de 15 à 20 fr. les 140 livres ; dans le sud, il coûte moitié moins. Le millet vaut de 10 à 15 fr. les 140 livres ; le sorgo de 10 à 12 fr. ; la farine de blé de 25 à 30 fr. Les légumes sont bons et peu chers, excepté les primeurs. Une gousse de petit-pois en primeur se paye 1 centime 1/2 ; un petit radis 2 centimes. Les fruits ne sont pas chers ; le raisin p.071 vaut de 15 à 20 cent. la livre, il est excellent et donne un vin alcoolique analogue à celui de notre St-Raphaël. Un poulet vaut de 0,50 à 0,60 fr. ; un œuf, de 2 à 5 centimes ; œufs pourris salés de canard, de 20 à 30 centimes. La perdrix bartavelle rouge vaut de 0,30 à 0,50 fr. ; une paire de faisans superbes vaut de 0,50 à 2,50 fr. Le Chinois n'aime pas ce qui est sauvage, c'est pourquoi l'Européen a le gibier à bon marché <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Une maison française met en boîte à Pékin les conserves de faisans, de perdrix, de anards, pour les expédier en Europe.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

Vêtement. Pour les vêtements, le Chinois les a très simples ; un pantalon et une blouse plus ou moins longue, aussi bien pour les hommes que pour les femmes et les enfants. Les vêtements sont ouatés durant l'hiver. Le coton est l'étoffe du peuple, la soie, celle du riche ; on voit pourtant, surtout dans les ports ouverts, quelques riches Chinois employer le bon drap pour les vêtements d'hiver. Le peuple n'a que deux vêtements par an, celui d'été et celui d'hiver.

Pour prendre l'un ou l'autre, il attend que la gazette officielle de Pékin annonce que le Fils du Ciel a inauguré la nouvelle saison en prenant <sup>p.072</sup> les vêtements d'hiver ou d'été. Le peuple n'a pas de chemise, et ne pouvant laver le vêtement d'hiver, les insectes s'y mettent : on voit les pauvres aux coins des rues les chercher et les manger :

— Ils me mordent, disent-ils, je puis bien les mordre.

Les riches ont trois habits par saison, et comptent huit saisons. Ils mettent leur amour-propre à entasser de riches vêtements. La couleur des habits est ordinairement le bleu ou le brun pour les hommes, mais les femmes portent des couleurs voyantes : rouge-écarlate, jaune-serin, vert-clair. Le blanc est le vêtement de deuil ; mais pour les princes la couleur adoptée est le noir. Les habits chinois sont parfaits pour la décence.

Habitations. — Les maisons chinoises sont fort simples, et pour la classe aisée, elles sont généralement entourées d'un mur qui les sépare de la rue. Le foyer chinois est sacré et impénétrable ; les fenêtres donnent sur une cour intérieure ou pour mieux dire, il n'y a point de fenêtre ; le jour passe par la grille en bois plus ou moins travaillé qui forme la paroi et sur laquelle on colle du papier blanc. Une partie de la chambre est occupée par le lit ; ce lit est une construction en brique élevée de 0,70 centim. au-dessus du sol et couverte d'une natte de roseaux. Durant <sup>p.073</sup> le jour, on y place de petites tables, et c'est le lieu du travail ; le soir, on ôte les petites tables et on s'y couche en s'enveloppant d'une couverture. Dans le nord on place sous le lit des charbons allumés composés de poussière de charbon de terre et de



## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

boue, et on transforme ainsi le lit en un poêle. Les familles pauvres qui n'ont pas assez d'argent pour chauffer plusieurs lits dorment pêle-mêle dans un même lit et il s'en suit de graves désordres ; les familles aisées ont des chambres séparées pour les femmes.

Les Chinois ont peu de meubles ; on trouve dans les chambres une table, un ou deux fauteuils ou chaises, une armoire et un chandelier.

Dans les villes les maisons sont en bois, quelquefois en brique et couvertes en petites tuiles concaves ; elle n'ont ordinairement qu'un rez-de-chaussée, rarement un étage. Dans beaucoup de villages, les maisons et les toitures sont en boue pétrie avec de la paille. Les boutiques de tabac, de thé, de meubles de mariages sont souvent richement décorées.

Famille. — L'autorité paternelle est sans limite ; le père vend parfois ses enfants, mais il est défendu de vendre les Tartares. La femme ne compte pas ; elle fait les gros travaux et mange ce qui reste après le repas des hommes. Le Chinois croit <sup>p.074</sup> que la femme n'a pas d'âme ; s'il n'a que des filles, il dit qu'il est sans enfant.

Une déplorable habitude en Chine, ainsi que je l'ai déjà dit, est celle d'estropier les femmes pour leur faire des petits pieds ; souvent cela leur engendre des plaies dont elles meurent, ou qui répandent une odeur insupportable. On dit que la jalousie a été le mobile de cette terrible invention ; on donne aussi divers autres motifs. Les femmes ainsi estropiées ne peuvent guère vagabonder. Lors des ravages des Taé-ping (1861-1865), ne pouvant courir pour se sauver, elles étaient massacrées en grand nombre. Dans le Nord cette coutume est générale ; on voit les petits pieds aux dernières paysannes et jusqu'aux femmes qui mendient sur le chemin. Les femmes tartares gardent leurs pieds naturels.

La naissance n'est entourée d'aucune cérémonie particulière. Le mariage se fait toujours au moyen d'un entremetteur, comme une affaire quelconque ; les parents seuls arrangent la chose. Les parents du jeune homme donnent à ceux de la jeune fille des présents ; ceux-ci

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

en gardent ce qu'ils veulent, et donnent le reste à l'épouse, puis on annonce aux futurs que le mariage est conclu. On va chercher l'épouse à la maison paternelle avec un grand appareil ; on la porte à la maison de <sup>p.075</sup> l'époux sur une chaise fermée, richement ornée et dorée, précédée et suivie de lanternes et de drapeaux, et avec accompagnement de musique. Les mariages se font pour les jeunes gens, à l'âge de 17 à 18 ans, et pour les jeunes filles, à l'âge de 16 ans. Le mari peut prendre à côté de la femme légitime autant de concubines qu'il peut en nourrir, et le divorce est également florissant. Le travail de la femme, broderie, filage, etc. d'un soleil à l'autre, lui donne un profit de 0,20 à 0,50 fr. par jour.

— Pour les funérailles, on répète à peu près le même convoi que pour le mariage, mais les cercueils sont souvent riches et d'un bois très épais. A Tien-tsin j'ai vu les funérailles d'un mandarin. A la porte de la maison, des musiciens avec des flûtes et des *tam-tam*, faisaient une musique plaintive ; à l'antichambre, on voyait le portrait du défunt flanqué de deux mannequins à cheval en guise de gardes. Devant le portrait étaient les insignes de la qualité du défunt : la main de la justice, le chapeau de magistrat, etc., puis des chandeliers, des plats de riz et autres comestibles et des paquets de lingots d'or et d'argent en papier qu'on brûle pour envoyer au défunt dans l'autre monde. Les visiteurs se succédaient, portés sur des chaises de deuil. Il <sup>p.076</sup> est d'usage que la famille du défunt envoie des invitations à tous ses amis et connaissances. Ceux-ci viennent faire une visite, mangent, boivent et ont aussi leur moment pour les pleurs ; en partant, ils laissent une somme pour aider aux frais. De cette manière, les funérailles, au lieu d'être une occasion de dépenses, sont une occasion de gain. C'est un progrès sur l'Europe où il coûte si cher pour se faire enterrer.

Médecins. Les brevets ne sont pas requis en Chine pour exercer la médecine, mais le médecin agit à ses risques et périls ; s'il est prouvé qu'il a causé une mort par son inexpérience, cela peut lui coûter la vie ou causer sa ruine. La profession de médecin est inséparable de celle

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

de pharmacien ; chaque médecin fournit lui-même ses spécifiques ; on ne paye pas ses visites, mais on paye ses remèdes. Souvent, on traite à forfait ; on convient d'une somme à donner seulement après guérison ; parfois le médecin déclare qu'il faudra employer un remède coûteux ; on l'accepte s'il répond de la guérison ; dans le cas contraire, devant le malade même, on suppute les chances, et le patient finit souvent par dire :

— Il ne vaut pas la peine de faire cette dépense pour si peu d'espoir, employez l'argent à me faire un joli cercueil.

Les médecins chinois emploient avec succès plusieurs <sup>p.077</sup> simples, et les missionnaires sont souvent guéris par eux. Une méthode qui leur réussit est l'acupuncture ; ils font pénétrer dans les diverses parties du corps, sous les ongles, sous la langue, dans le dos, dans le ventre, etc., des épingles longues de 4 à 10 centimètres, et obtiennent, par ce moyen, des guérisons ou un soulagement instantané.

Armée. — L'armée est surtout composée de Tartares. Tout Tartare mâle est soldat en naissant et reçoit une pension de l'Empereur. Cette pension est de 3 taëls par mois (21 fr.), mais l'Empereur commence lui-même à retenir un taël ; les intermédiaires prennent aussi chacun quelque chose, en sorte qu'il n'arrive guère qu'un taël ou un taël 1/2 au soldat. Souvent, lorsque le pensionné meurt, la famille continue à percevoir la pension qu'on passe frauduleusement au nom d'une fille ; ceci ne peut se faire qu'avec la connivence des employés qui alors partagent le gain.

On sait que la dynastie actuelle est tartare ; c'est pourquoi elle compose son armée spécialement de Tartares ; mais les Chinois aussi peuvent devenir soldats, moyennant un examen sur le maniement de l'arc et de la lance. Presque tous les soldats sont armés de ces vieilles armes ou d'un gros fusil à mèche. Mais dans certaines provinces, comme au Chi-li et au Kwang-tung, des vice-rois <sup>p.078</sup> intelligents emploient des officiers français, anglais, américains ou allemands, à instruire leurs troupes qu'ils équipent avec des armes achetées en

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

Europe. Le vice-roi de Tien-Tsin possède déjà 4.000 hommes bien équipés et bien instruits. On opère de la même manière à Shangai. à Canton, et sur bien d'autres points. De plus les arsenaux de Tien-Tsin, de Shangai, de Foochau etc. fabriquent déjà de la poudre, et de bons fusils à aiguille, et construisent des navires de guerre qui, quoique non blindés, sont pourvus de bonnes machines et de gros canons, de 30 et même de 100 tonnes.

Industrie. — On voit déjà, dans les ports ouverts, plusieurs hautes cheminées qui indiquent que la vapeur est déjà mise en action pour soumettre les matières premières à des préparations diverses. Les Chinois intelligents adoptent volontiers cette force motrice qui leur procure de beaux bénéfices <sup>1</sup>.

Religion. — <sup>p.079</sup> La dominante dans le peuple est le Bouddhisme. Les lettrés sont surtout partisans des doctrines de Confucius et de Laotze. Les Chinois ont 4 grandes fêtes : une au commencement de chaque saison. Chacune des innombrables pagodes a sa fête annuelle. A part quelques exceptions, la généralité n'a recours à la religion que dans les calamités publiques, guerres, famine, sécheresse, inondation, etc. Les moines sont de deux sortes ; les lamas habillés en jaune et les <sup>p.080</sup> bonzes habillés en gris avec collet noir ; tous ont la tête complètement rasée et sont voués au célibat (en principe) ; leur conduite étant peu régulière, le peuple les méprise. A Canton, la populace avait envahi et pillé un couvent dans lequel les moines, contrairement à la règle, avaient introduit des femmes qu'ils refusaient de rendre.

On trouve dans presque toutes les pagodes une idole appelée *Tomo-mono*. Il porte ses souliers à la main, un courgeron au côté et

---

<sup>1</sup> Il serait désirable que les chrétiens indigènes se missent à la tête, ou tout au moins suivissent ce mouvement industriel, pour conserver l'influence et la richesse. S'ils restent en arrière, bientôt la franc-maçonnerie, tout en les exploitant, se moquera d'eux, et leur dira qu'ils seront toujours pauvres tant qu'ils suivront la religion et les conseils des prêtres, qui ont intérêt à les tenir dans l'ignorance et la faiblesse pour les diriger.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

son manteau relevé en guise de voyageur ; la forme de son vêtement, sa barbe européenne indique un individu étranger à la Chine et on croit que, sous cette idole, se cache St Thomas l'apôtre qui a évangélisé les Indes. On dit que l'Empereur chinois, qui vivait de son temps, ayant entendu une voix mystérieuse qui lui disait qu'un Saint avait paru en Occident, envoya une ambassade pour s'enquérir du fait. Arrêtée en route par plusieurs obstacles, elle ne put parvenir qu'aux Indes où prêchait St Thomas, et en rapporta le Bouddhisme dans lequel on trouve facilement les traces de la révélation chrétienne et les cérémonies de notre culte.

Les Missions. — Civilement la Chine est partagée en 18 provinces ; mais le Saint-Père l'a <sup>p.081</sup> divisée en 36 Vicariats apostoliques ayant chacun un évêque missionnaire à sa tête. Ces missions sont partagées entre les Pères des Missions-étrangères, les Lazaristes, les Jésuites, les Dominicains espagnols de Manilla et les Capucins italiens.

Le nombre des prosélytes catholiques s'accroît chaque jour et dépasse déjà le million. Les protestants ont aussi leurs ministres au nombre de 200 anglais et 100 américains. Ils voyagent maintenant sans danger avec leurs femmes et leurs enfants dans toutes les provinces ; mais, aux yeux des Chinois, un homme marié ne saurait être un prêtre. A Shangaï ils ont voulu imiter l'orphelinat que les pères Jésuites ont à Zi-ga-way ; ils n'ont pu réussir et leur maison est en vente.

Dans les ports ouverts, la majorité des commerçants est composée d'Anglais, d'Américains et Allemands protestants, qui, voyant les œuvres des missionnaires catholiques, les admirent et les aident souvent de leur bourse.

Douane européenne. — Elle est confiée à la direction de Monsieur Hart, Irlandais protestant. Il reçoit un tant par an du gouvernement chinois pour les frais de gestion, et choisit, paye et dirige son personnel consistant en 2.314 personnes dont 500 Européens et 1.814 Chinois. Les candidats doivent ordinairement subir à Londres <sup>p.082</sup> un examen, et, s'ils

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

sont admis, ils reçoivent ici un premier appointement de 540 francs par mois, outre le logement. L'indemnité de logement pour Shangaï est de 2.800 francs par an. Environ chaque 2 ans, ils montent de classe avec 25 taëls de plus par mois (150 fr.). Monsieur G. de Galembert, qui me donna ces renseignements, est ici depuis 4 ans et a déjà 8.400 fr. d'appointement avec 2.800 fr. d'indemnité de logement. Sa pension, au premier hôtel avec chambre et salon, ne lui coûte que 1.800 fr. par an ; donc économie considérable. Avant qu'un employé de douane en France arrive à gagner autant, si jamais il y arrive, il aura 60 ans et devra avoir la chance d'être directeur dans une grande ville. Les employés de la douane ici vont au bureau à 10 heures et en sortent à 4 h. avec une heure libre à midi pour le déjeuner ; donc 5 heures de travail par jour.

Après avoir passé par les deux sections des quatre classes, l'employé est nommé député-commissaire au traitement de 2.500 fr. par mois, puis commissaire avec un traitement de 40 à 75 mille francs par an. Tous les ans, 40 employés en moyenne vont en congé. La douane est chargée de la perception des droits et en même temps de l'entretien des ports et du service des phares. <sup>p.083</sup> Les marchandises européennes payent à l'entrée un droit de 5 % *ad valorem*. Si elles sont réimportées des ports ouverts à l'intérieur, elles payent un autre droit égal à la moitié du premier et, ce moyennant, reçoivent une *passé* qui les exempte de tout autre droit de douane aux nombreuses barrières que les mandarins ont établies à chaque dix lieues, pour percevoir des droits. Les marchandises chinoises, thé, soie, porcelaine qui vont en Europe payent à la sortie un droit de douane de 5 % *ad valorem*.

En 1880, la douane européenne a donné au Céleste Empire un revenu de 14,258,583 taëls au prix de 8,50 fr., soit 121 millions de francs environ. La valeur des marchandises importées et exportées a été de 1 milliard 815 millions de francs environ. En 1873 le revenu de la douane n'était que de 11 millions de taëls, environ 100 millions de fr.

Sur les 385 maisons de commerce étrangères, qui existent en Chine, 236 sont anglaises, 65 allemandes, 31 américaines, à peine 16 sont françaises. Il y a dans toute la Chine 4.051 étrangers ; sur ce

## **Le tour du monde en 240 jours : ... Chine**

nombre, 2.085 sont anglais, 470 américains, 311 allemands, 175 japonais et à peine 164 sont français.

Mais il est temps de reprendre mon journal de voyage que j'ai laissé au soir du 18 Octobre.

@

## CHAPITRE V

Excursion à la Grande Muraille. — La Grande Cloche — Le Wan-shou-shan — Le palais d'été — Les tombeaux des Ming — Ning-po — La Grande Muraille — Tang-shan et le bain impérial — Les veilleurs de nuit — Le cimetière portugais.

@

p.084 Le mercredi 19 octobre après les préparatifs nécessaires, à 9 h. du matin, je monte en voiture avec Barthélemy OU pour l'excursion à la *Grande Muraille*. En traversant la ville, nous rencontrons un convoi mortuaire avec longue suite de lanternes et oriflammes, et suivi des parents habillés de blanc. A 10 heures, nous arrivons au temple de la Grande Cloche (*Ta-chung-sse*), à quelques lieues de la ville ; c'est la plus grosse cloche que j'aie jamais vue ; elle m'a paru bien plus grande que celle du Kremlin à Moscou. Elle p.085 a 19 pieds de haut et elle est couverte de caractères chinois à l'intérieur et à l'extérieur. A la sortie Barthélemy eut à se débattre longtemps pour se délivrer des solliciteurs de pourboires. Sur la route, nous trouvons des tombeaux nombreux d'une forme ronde, ce sont les tombeaux des bonzes et des lamas. C'est ici un des endroits choisis par eux pour la crémation de leurs morts ; eux seuls ont le privilège d'être brûlés après le trépas. Plus loin nous trouvons plusieurs tombeaux plus grands entourés d'arbres et d'un mur en terre avec une maison pour le gardien ; ce sont des tombeaux de mandarins et le gardien n'est pas superflu ; on place, dans les cercueils des riches, des lingots d'or et d'argent, des bijoux et des choses précieuses qui tentent si facilement les voleurs. — A 11 heures, nous arrivons au Palais d'Été, en chinois Yüen-ming-yüen.

— C'est un enclos de 7 kilom. de circonférence, 40 gardiens sont à la porte qu'il est défendu de franchir, sous peine de mort. Mais mon rusé *lettré* prend un détour et s'en va dans une cabane au chef des gardiens ; lui glisse un pourboire et obtient un garde pour nous conduire. Celui-ci nous mène le long du mur de clôture, à une certaine distance, jusqu'à ce que nous y trouvions une brèche par laquelle nous entrons. A en juger p.086 par ce qui reste, l'intérieur a dû être un des



## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

plus beaux parcs du monde, mais c'est maintenant la désolation des désolations ; les lacs sont desséchés ou remplis de roseaux sauvages, les ronces et les épines poussent partout, les palais sont des amas de ruines. Les gardiens coupent et emportent les arbres et pillent ce qui reste. J'ai vu des femmes enlever des corbeilles de briques qu'elles vendront pour les constructions du village. Il reste encore debout un petit palais entouré d'un lac que les flammes n'ont pu traverser, et une pagode.

— En 1860, les troupes anglo-françaises, après la bataille du pont de Pa-li-kaou, suivirent la route dallée qui conduit à Pékin ; mais, s'étant égarées, elles prirent l'embranchement, également dallé, qui mène au Palais d'Été ; là, les troupes françaises attendirent les anglaises, et ensemble pillèrent les palais, y compris celui un peu plus loin de Wan-shou-shan. Les mandarins ensuite y mirent le feu. A l'angle nord, j'ai trouvé les ruines du palais européen, ainsi appelé parce qu'il fut construit par les Jésuites sur le modèle du palais de Versailles. J'aurais voulu emporter de belles sculptures de marbre blanc que le pied foule à chaque instant ; j'ai essayé, mais c'était trop lourd. Vers le centre-nord, se trouvent <sup>p.087</sup> les ruines du palais de l'Empereur, entouré d'une haute muraille. En dehors de cette muraille se dressaient d'innombrables maisons destinées aux ministères et à leurs employés. Mon Barthélemy, qui avait été écrivain dans un de ces ministères, avait vu le palais et le parc dans toute leur splendeur. Vers le sud, sont les ruines du palais de l'Impératrice et du palais des Concubines, et vers le milieu les ruines du théâtre. Que d'intrigues et que d'horreurs raconteraient ces pans de mur s'ils pouvaient parler !

— Après 2 h. de parcours sur ces vastes ruines, je continue ma route et, à 1 heure, j'arrive à un autre palais impérial, à Wan-shou-shan. Là, dans l'intérieur d'une cour, je trouve un amoncellement de poutres ; j'en prends une pour siège et m'installe pour déjeuner. Tous les gardiens et les habitants des environs, grands et petits, accourent pour voir l'étranger ; quelques-uns tâtent même mes vêtements, et je suis obligé de manger en présence de tout ce monde qui observe avec curiosité tous

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

mes mouvements. Après le déjeuner, je parcours le parc et monte sur une haute esplanade soutenue par un mur en grosses pierres ; c'est une montagne artificielle du haut de laquelle on jouit du superbe panorama de la campagne, avec Pékin dans le lointain. Les <sup>p.088</sup> alliés ont pillé le palais et les mandarins l'ont brûlé. Ils ne pouvaient pas dire à l'Empereur qu'ils avaient laissé piller, ils ont voulu pouvoir dire au Fils du Ciel que les dégâts étaient produits par le feu du Ciel.

— Sur la colline artificielle, j'ai de la peine à sortir des jujubiers sauvages ; les épines emportent quelques morceaux de mon pantalon. Je continue ma route, et après 40 kilomètres, à 7 heures du soir, j'arrive au village de Sha-ho où je soupe et m'endors assez fatigué. Je n'ai pour nourriture que le peu de provisions apportées du Pé-tang, et pour lit, que les briques de la couche chinoise. A 3 heures 1/2, on me réveille ; la lune brille au firmament ; à 4 heures nous partons.

— A 6 h. le soleil se lève radieux et nous arrivons à la ville de Chang-ping-chow. Elle est entourée d'une haute muraille en ruine et devait contenir une nombreuse population ; mais on cultive maintenant les choux dans son enceinte, et elle compte à peine 3.000 habitants, ou trois mille *vies*, comme disent les Chinois. Au milieu de la ville, selon l'habitude indigène, se dresse une haute et grande tour carrée qui a vu bien des siècles. Nous parcourons la rue principale. Les habitants se mettent partout au travail. Au marché je <sup>p.089</sup> vois avec plaisir nos poivrons ou piments, que je n'avais pas revus depuis l'Europe. Après une heure nous arrivons à l'autre porte où nous trouvons deux bourriquots plus petits que nous, pour nous porter ; mais avant de partir pour les tombeaux des Mings, je sors mes provisions pour un rapide déjeuner. Comme à Wan-shou-shan, tous les habitants accourent et je suis obligé de manger au milieu d'un cercle de badauds. Plusieurs sortent d'une maison voisine et sont déguenillés ; on me dit que c'est la maison des pauvres, que le gouvernement tient à la disposition de ceux qui n'ont pas de logement.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

Enfin, nous montons sur nos bourriquots qui plient le dos sous le lourd fardeau et nous voilà trottant vers les tombeaux des Mings à 29 lis de distance (12 kil. 1/2) vers la montagne.

Nous suivons une route large de 5 ou 6 mètres et dallée en grosses pierres de marbre ; mais, comme toujours, elle n'a pas été réparée depuis des siècles et les trous et les crevasses y abondent. Nous voyons sur la route des arcs, des colonnes de marbre, des ponts de marbre écroulés ou encore debout, et l'avenue commence enfin à se peupler à droite et à gauche d'animaux et de personnages de marbre : c'est l'avenue des *Monolites*. Nous voyons alignés sur la route, des deux côtés, 4 lions, puis 4 <sup>p.090</sup> chameaux suivis de 4 éléphants et de 4 chevaux ; puis viennent 4 soldats debout, 4 bonzes, 4 ministres ou mandarins.

Enfin, nous arrivons à la pagode des sacrifices. On y a accès par un beau perron de marbre sculpté ; 24 grandes colonnes de sapin posées sur un pavé de marbre, soutiennent le vaste toit et le plafond, divisé en cases innombrables sculptées et peinturlurées de rouge, de bleu, de vert avec de grands serpents ailés à la manière chinoise. Au milieu de l'édifice est un autel avec chandeliers, vases à fleurs, brûle-encens, le tout préparé pour le sacrifice. Nous poursuivons, et obtenons qu'on nous ouvre l'enclos, où se trouve le tombeau principal, celui qui renferme les restes du fondateur de la dynastie. L'enclos contient encore quelques beaux cyprès d'une espèce particulière, mais il renferme surtout maintenant un grand nombre d'arbres de *caki*, donnant une sorte de fruit jaune et tendre qui mûrit en automne ; il est plus utile aux gardiens que le cyprès. Le tombeau est une sorte de forteresse en brique, surmontée d'une grande pierre tumulaire en marbre posée verticalement. Le lieu où repose le corps n'est pas connu ; les ouvriers, qui le mirent à sa place, furent aussitôt envoyés dans l'autre monde pour les empêcher de divulguer le secret.

<sup>p.091</sup> On monte clans le tombeau par un plan incliné qui conduit jusqu'au sommet. En entrant, les pas des visiteurs sont tellement répercutés par un écho sonore, qu'on croit entendre la marche d'un

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

nouveau survenant. Du haut du monument on jouit d'une vue magnifique sur la vallée : vaste amphithéâtre formé par des collines déboisées et arides, au bas desquelles gisent les autres tombeaux de la famille des Mings, au nombre de treize. Je suppose qu'au temps de cette dynastie qui régnait avant la dynastie actuelle, cette vallée devait être transformée en parc, avec des collines mieux boisées ; aujourd'hui l'agriculteur promène partout sa charrue, soit qu'il cultive pour son compte, soit qu'il cultive en métairie ou à loyer, moyennant caution. Les *caki* sont là en grande abondance, on en récolte les fruits pour les faire sécher au soleil et les conserver pour l'hiver.

Au dehors de l'enclos, un paysan chasse avec des engins qui nous sont peu familiers : il a sur son bras une espèce de petit faucon qu'il lance vers le lièvre ; l'oiseau plane, et aussitôt qu'il aperçoit de loin sa victime, il plonge, lui crève les yeux ou lui perce le crâne, et le chasseur n'a plus qu'à aller le prendre.

Les oiseaux de proie abondent. Pour préserver les pigeons, les Chinois ont imaginé d'attacher <sup>p.092</sup> sur leur queue un engin de bois léger, percé de plusieurs trous : lorsqu'ils volent, l'air qui pénètre dans ces trous produit un sifflement d'un son fort et sourd qui effraie les oiseaux de proie ; à Pékin on est sans cesse étourdi par cette curieuse musique.

En quittant le tombeau des Mings, il nous reste encore 30 lis (15 kilom.) pour arriver à Nan-Kow, où nous devons dîner : Barthélemy pousse son âne qui bientôt fait la cabriole entraînant son cavalier. Nous traversons deux ou trois villages, tous plus pauvres les uns que les autres, et à une heure nous arrivons à Nan-kow. Cette ville fortifiée est la première qu'on trouve en sortant du défilé des montagnes que ferme la Grande Muraille. Le maître de l'auberge où nous descendons avait été blessé par un éclat d'obus à la prise des forts de Taku, et il se plaisait à faire des avanies aux « *diabes d'étrangers* ».

Heureusement il est mort, et son fils qui n'a point eu d'obus, n'en veut qu'aux piastres.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

Après un court déjeuner, je monte sur un blanc cheval mongol harnaché de cordes, avec deux anneaux de bois pour étriers. Je trotte le long d'un torrent desséché encombré de pierres et de roches arrondies. Le passage est étroit et facile à défendre. Avant la nuit nous arrivons à la <sup>p.093</sup> Grande Muraille, qui a vu tant de siècles. Elle a été bâtie par l'empereur Che-Kwang-té, le premier empereur de la dynastie des Tsin, 240 ans av. J.-C. Elle commence à Lyn-teaou au Shensi ouest, et finit à la mer à Liao-tong, avec un parcours de plus de 1.500 milles (2.400 kilom.). Elle court sur les montagnes, plonge dans les gorges, traverse les fleuves et les marais. Elle est surmontée de créneaux et flanquée, de distance en distance, de tours hautes de 40 pieds. Six chevaux de front peuvent marcher dessus ; elle est large de 6 mètres et haute de 7. Elle est bâtie en pierres jusqu'à la hauteur d'un mètre, et pour le reste en grosses briques grises, à demi cuites, comme les briques de Pékin ; leur dimension est 40 à 50 centimètres de long, sur 0,20 m. de large, et 0,10 m. d'épaisseur. Ce revêtement de briques ne forme que les deux parois de la muraille, l'intérieur est de terre durcie, peut-être pétrie avec quelque ciment.

Le tiers de tous les hommes de la Chine fut employé à cette immense construction, et elle put être terminée en 5 ans. On a calculé qu'il a fallu plus de briques pour cette immense muraille que pour toutes les maisons de la Grande Bretagne ; on a calculé encore qu'elle suffirait à entourer la terre d'un double cercle de six <sup>p.094</sup> pieds de haut et de deux pieds d'épaisseur. Che-Kwang-té l'avait construite pour se défendre des incursions des Mongols, qui pourtant règnent en ce moment sur la Chine ; elle ne sert plus aujourd'hui que comme barrière de douane ; elle est souvent crevassée et l'herbe pousse partout.

Au village de Chü-yung-kwan, où existe présentement la douane, elle se divise en plusieurs branches : les unes montent presque à pic sur la montagne, les autres couronnent le sommet de divers plateaux ; outre les tours, on voit par-ci par-là quelques forteresses. Au centre de ce même village s'élève un bel arc de triomphe en marbre richement sculpté. C'est près de cet arc qu'un grand Chinois, sans doute poussé

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

par sa femme qui se tenait derrière lui, m'appelle et me débite un discours que je ne puis comprendre. Barthélemy m'explique qu'il demande si je suis médecin, et si je puis lui indiquer un remède pour se délivrer de l'opium :

— Je le fume, dit-il, 8 fois par jour et je sens qu'il me ruine et me tue ; grand étranger, viens à mon secours et guéris-moi.

Au retour, nous avons beaucoup de peine à nous frayer un passage au milieu des centaines de chameaux sur lesquels les Mongols portent les briques de thé à travers leur pays jusqu'à la <sup>p.095</sup> Sibérie : il leur faut 5 jours pour traverser les montagnes, 20 ou 30 jours pour arriver à Kia-ta, frontière de la Russie. Ces chameaux sont les plus grands que j'aie jamais vus : ils sont tous attachés à une corde qui leur traverse le nez et qui est liée au chameau précédent, en sorte qu'un seul conducteur peut en diriger plusieurs. Ils portent sur leur dos à deux bosses trois petites caisses qu'on dit très lourdes, parce que le thé qui est de qualité inférieure, et destiné au peuple russe, est comprimé de telle sorte qu'il a la forme, la densité et le poids des briques de terre. Nous rencontrons aussi sur notre route un mandarin voyageant en chaise, et d'innombrables troupeaux de magnifiques moutons qui viennent de la Mongolie alimenter le marché de Pékin. Nous apercevons un cavalier qui pousse sa mule au trot à travers des rochers, dans des chemins de chèvres : c'est le courrier de Pékin ; dans 4 heures, il cédera les lettres à un autre ; là, où les bêtes ne peuvent passer, c'est un piéton qui prend le paquet et le porte en courant, pour le céder, une heure après, à un autre piéton ou cavalier. La poste rapide a des relais beaucoup plus fréquents que la poste ordinaire.

— Enfin, après beaucoup de peine, à nuit close, nous arrivons à Nan-how. Mon Barthélemy et <sup>p.096</sup> le charretier font bombance ; mais moi, exténué par les sursauts de la voiture du matin, et par les 60 kilomètres faits à âne ou à cheval, je peux à peine prendre un peu de nourriture et je m'étends sur les briques de la dure couche chinoise. Mon repos ne sera pas long : il nous reste pour demain de 60 à 70 kilom. à faire pour rejoindre Pékin, et il faut y arriver de bonne heure,

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

car les portes ferment au soleil couchant. A 2 h. 1/2 du matin, j'éveille mon monde qui dort profondément ; le charretier est de mauvaise humeur et nous ne partons qu'à 3 h. 1/2.

Durant une heure et demie, nous marchons à pied le long du lit desséché de la rivière ; la charrette a de la peine à s'y frayer un passage, et elle aurait dégringolé mille fois sans le secours de la lanterne ; toujours même procession de chameaux et de moutons. A la pointe du jour, à 6 heures, nous voici de nouveau sous les murs de Chang-ping-chow, que nous traversons pour prendre à l'autre bout, au pied de la muraille, un peu de nourriture à la hâte. Nous obliquons à gauche, et à 10 h., nous arrivons au village de Tang-shan, station d'eau minérale avec bain impérial. Moyennant sapèques, nous obtenons l'entrée de l'enclos des bains. Nous traversons un ancien parc couvert de ronces et d'épines, <sup>p.097</sup> puis des ruines et des ruines, et nous arrivons à deux grandes piscines de marbre, dans lesquelles bouillonne une eau sans saveur et sans odeur, chaude à 40 degrés, et produisant des fanges comme les eaux des environs de Padoue *ai Monti Euganei*. A côté, est une petite piscine que je fais remplir, et j'y prends un bain. La piscine de l'Empereur, ses logements, ceux des Ministres et des Concubines sont en ruine. M. de Rochechouart, notre Ministre à Pékin, avait obtenu de restaurer à ses frais une pagode pour une cure qu'il venait faire ici tous les ans. Le gouvernement de Pékin alloue 3.000 taëls par an pour l'entretien des bains de Tang-shan, mais la presque totalité reste en route ; il n'en arrive au mandarin gardien qu'à peine 150, y compris son traitement.

Aux abords du mur de clôture, le long du ruisseau par lequel l'eau s'écoule, on voit les femmes qui viennent laver leur linge : il paraît que cette eau chaude leur économise le savon. Dans le village, il y a deux piscines destinées au peuple, une pour les hommes, l'autre pour les femmes, mais parfaitement sordides.

Après un autre repos pris au milieu des gens du village, nous continuons notre route sur Pékin. A mesure que nous approchons de la ville, les tombeaux se multiplient, et ils couvrent un grand <sup>p.098</sup> espace

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

de terrain, au détriment de l'agriculture. Parfois on permet aux pauvres de cultiver entre les tombeaux. Les riches Chinois ont aussi emprunté aux habitudes chrétiennes, et donnent quelquefois en aumône des vêtements et des vivres, et le produit de certains terrains qu'ils livrent aux pauvres pour la culture.

Nous arrivons à Pékin avant la fermeture des portes, et nous passons sous la tour de la cloche qui sonne au coucher du soleil. Aux quatre coins de la tour le tambour se fait entendre, et annonce aux veilleurs de nuit que l'heure de leur besogne est arrivée : ceux-ci sortent munis de deux petits morceaux de bois, et parcourent toute la nuit le district qui leur est assigné, en frappant ces bois l'un contre l'autre ; il faut longtemps pour s'habituer à dormir avec un pareil bruit. Cette institution est répandue jusque dans les moindres villages. A Pékin, ces pauvres veilleurs reçoivent un peu de riz et 3 fr. 50 par mois pour passer ainsi toutes leurs nuits.

— Enfin, à 7h. j'arrive au Pé-tang, les os brisés et exténué de fatigue. Je n'y retrouve plus mon bon Père Favier : il est allé prêcher une retraite à une chrétienté des montagnes ; mais il a laissé un suppléant en la personne du Père Prévost.

p.099 Le matin, je me rends au cimetière portugais accompagné par un catéchiste chinois. Sur ma route, je vois démolir quelques maisons pour améliorer la voie, à l'occasion du convoi des funérailles de l'Impératrice ; je vois aussi la femme d'un mandarin en charrette. Une servante, assise sur le bancard, chasse la poussière pour en préserver sa maîtresse, deux hommes à cheval escortent, à droite et à gauche, l'insigne promeneuse à la face poudrée, aux lèvres fardées et portant de jolies fleurs artificielles dans les cheveux. Mon catéchiste parlait un peu latin et pouvait me donner quelques renseignements.

Après une heure de marche à travers la ville et la campagne, nous arrivons devant une grande noria : une vingtaine d'enfants poussaient les manivelles qui, donnant le mouvement à une roue perpendiculaire, soulevaient les seaux de bois et les versaient dans la rigole qui allait arroser les légumes. A côté quatre jeunes gens tournaient chacun, au



## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

moyen d'un bâton, un cylindre qui, en roulant une corde, tirait du puits un gros seau déversé aussi dans les rigoles. Les pères cultivaient en cet endroit l'excellent chou chinois, et beaucoup de primeurs dans des caisses de terre recouvertes de châssis de verre ou de nattes.

p.100 Les enfants, qui arrosaient, appartenaient à l'orphelinat créé et dirigé par les Pères. Les orphelins y sont au nombre de 126 et apprennent les divers métiers d'agriculteur, tailleur, cordonnier, menuisier, sculpteur.

A côté de l'orphelinat s'étend le vieux cimetière portugais rempli des tombes des anciens jésuites qui, depuis deux siècles, ont évangélisé la Chine. J'ai copié l'inscription mortuaire d'un des plus célèbres, le Père Ricci.

A mon retour, étant fatigué, je saute sur un des ânes qu'on trouve dans les rues et à midi 1/4 j'arrive au Pé-tang.

Dans l'après-midi, nous allons faire, avec M. Cotteau, nos visites d'adieu à la Légation de France et au Ministre d'Espagne. Nous saluons aussi M. Paul Splinger, un Belge employé à la douane chinoise : il a épousé une Tartare et va retourner dans sa station aux confins du Thibet. p.101 Nous allons ensuite faire une collection de photographies dans la ville chinoise. Nous passons encore une fois sur le pont des mendiants : c'est un pont de marbre littéralement occupé par des mendiants debout, assis, accroupis ou couchés par terre ; les uns tout couverts de haillons, pleins de gros poux qu'ils mangent avec délices, d'autres sont complètement nus ou couverts d'un morceau de natte : la misère est si grande à Pékin que tous les hivers il y meurt de 50 à 60 personnes par jour de faim et de froid. On dit que l'Impératrice fait distribuer des vivres et des vêtements, mais les pauvres les vendent ou les jouent et retombent dans le dénûment.

La passion du jeu est tellement forte chez ce peuple, qu'on voit souvent des individus, qui ont perdu jusqu'au dernier vêtement, jouer les phalanges de leurs doigts : le partenaire les coupe impitoyablement si la chance est pour lui. Nous voyons partout des enfants tendre la

## **Le tour du monde en 240 jours : ... Chine**

main et se rouler par terre comme des cylindres pour obtenir quelques sapèques ; ils nous étourdissent avec les cris de : *ta-loé, ta-loé* (grand seigneur). Des femmes viennent aussi à chaque instant offrir le bâtonnet allumé pour la pipe ou le cigare, en demandant l'aumône. Vers le soir, nous rentrons au Pé-tang.

@

## CHAPITRE VI

Départ de Pékin — Tien-Tsin — Les massacres de 1870 — Une tempête dans le golfe de Pé-chi-ly — Retour à Shangai — L'arsenal — Le tribunal mixte — La bastonnade.

@

Dimanche 23 octobre 1881

p.102 Le 23 octobre, nous avons décidé de partir par bateau afin d'éviter les horribles secousse de la charrette. Une voiture devait nous porter à 5 ou 6 lieues à Tung-chow, lieu d'embarquement, mais il fut impossible d'en trouver aucune ; les mandarins, au retour, les auraient réquisitionnées pour les bagages des gens qui doivent suivre le convoi dans les funérailles de l'Impératrice. Nous sommes donc réduits à chevaucher à âne.

p.103 A 11 heures, après avoir pris congé de nos aimables hôtes, nous nous mettons en route. Bientôt, au sortir de la ville, nous sommes suivis d'une douzaine de Chinois et d'un Coréen qui trottent aussi dans la même direction ; nos ânes pris d'émulation font des prodiges et à 4 heures, nous arrivons à Tung-Chow au moment où défile un grand cortège de mariage. La rue principale est obstruée de curieux et de musiciens, de porteurs de lanternes et de drapeaux au milieu desquels s'élève la chaise dorée qui porte l'épouse : nous sommes forcés de prendre une rue de traverse pour atteindre le quai d'embarquement au point convenu avec Barthélemy. Nous avons expédié celui-ci avec nos bagages, le matin à 7 heures, pour qu'il vînt arrêter une jonque ; mais nous ne le trouvons pas, et il nous est impossible de nous faire comprendre. La ville est grande, elle contient plus de 400 mille habitants ; le quai est d'une longueur interminable, où irons-nous trouver notre Barthélemy ? Nous étions fort en peine, lorsque nous le voyons déboucher par une rue : nous sommes sauvés.

C'est à Tung-Chow que les armées alliées, en 1860, envoyèrent à l'armée chinoise une vingtaine de parlementaires : ceux-ci, contrairement au droit p.104 des gens, furent saisis, garrottés, mis en

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

cage et tellement torturés que la moitié en moururent. Les troupes alliées, indignées, marchèrent en avant, battirent près de là les troupes chinoises au pont de Pa-li-kao et pillèrent le Palais d'Été.

Bientôt le bateau est trouvé, nous achetons des provisions pour deux jours, et nous voilà partis. Notre jonque est fort grande, cinq ou six personnes peuvent s'y loger commodément ; sous le toit rond de natte, l'espace est divisé en deux, une chambre pour les hommes, l'autre pour les femmes ; deux rameurs manœuvrent chacun une longue rame et un garçon est au gouvernail. Il semble que nous serons à l'aise : pas du tout. Et d'abord, durant notre souper, nous nous apercevons que nous n'aurons d'autre eau que l'eau sale, jaune et bourbeuse de la rivière ; heureusement que le Père Prévost avait mis dans notre panier quelques bonnes bouteilles de vin du Pé-tang. Ce vin est un des meilleurs que j'aie jamais bu ; il est fait avec du raisin *braquet* que les Pères récoltent dans leur jardin. Les Pères font aussi un vin qui a toutes les qualités du vin de Chypre. Si on me laissait cultiver la vigne à Pékin, j'aurais bientôt fait fortune. A peine sommes-nous couchés sur la dure planche, que nous sentons les courants d'air souffler <sup>p.105</sup> de tout côté ; je me place donc à fond de cale, mais bientôt je suis couvert de cafards dont je brûle quelques douzaines avec ma chandelle, et finis par faire avec les autres bonne compagnie : ils étaient si humbles lorsqu'ils venaient prendre les miettes qui tombaient de mon repas que je finis par leur pardonner.

Les bateliers avaient promis de nous faire arriver à Tien-Tsin, le mardi matin à 5 h. ; je leur promets une demi-piastre de bonne main s'ils arrivent à trois heures, et nous convenons qu'ils prendront le monde nécessaire pour ramer jour et nuit sans discontinuer. Or, pendant la nuit je m'aperçois que les rames ne marchent plus ; je sors et trouve mes hommes occupés à manger le riz : je gronde et leur fais comprendre par signe que, à tour de rôle, un peut manger et dormir, et les autres deux voguer.

La 1<sup>e</sup> nuit se passe sans rien de nouveau. Le lendemain, nous continuons à descendre la rivière parcourant ses tours et détours dans

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

un pays plat, privé d'arbres, semé de blé et presque inhabité à cause des inondations. Nous rencontrons de temps en temps quelques processions de jonques avec la voile déployée. Celles qui remontent le courant sont tirées au moyen d'une corde attachée au bout du mât par des hommes qui, au nombre de 5 à 6, ou de 10 à 12, marchent sur le bord de la rivière. A part cela, nous n'avons d'autre distraction que le lever et le coucher du soleil. La 2e nuit, nos bateleurs prennent un homme de renfort, mais ils sont fatigués et je dois les réveiller sans cesse pour les faire voguer ; aussi le mardi matin, nous étions encore loin de Tien-Tsin, et ce n'est qu'à midi que nous débarquons devant le Consulat de France.

Nous avons ainsi mis 43 h. à descendre les 200 kilom. de la rivière avec tous ses zig-zag ; la route en ligne droite n'est que de 85 milles, environ 100 kilomètres. M. Dillon notre Consul nous accueille avec sa bienveillance habituelle et nous restaure par un bon déjeuner. Nous faisons porter ensuite nos bagages au *Pé-chi-li*, navire de la Compagnie Jardine. Il n'est construit que pour les marchandises et n'a point de cabine ; le capitaine nous offre son salon. Nous rendons visite au Père Cokset lazarus qui nous installe à la Procure et nous fait dîner avec Mgr Bulté, jésuite, vicaire apostolique du Chi-li occidental. Une nuit passée dans un lit, c'était une fortune ! je pris un bon repos.

Mercredi 26 octobre, à 8 heures du matin, M. Dillon vient nous chercher ; il veut bien se faire notre *cicerone* et nous montrer les endroits intéressants de Tien-Tsin. Nous avons surtout demandé à voir les établissements français et les endroits témoins des massacres de 1870. Combien peu de touristes français se soucient de ces choses ! Ils ne demandent qu'à parcourir les boutiques de bibelots pour lesquels ils dépensent des sommes fabuleuses. Parfois ces rares voyageurs appartiennent à des nobles familles qui fuient la France dont le gouvernement leur déplaît : si au moins à l'étranger ils donnaient le bon exemple ! Ils se posent en chrétiens, vont à la messe, portent le chapelet, mais dans les salons ils tiennent parfois des conversations les plus scandaleuses et donnent un scandale encore plus grand par leur

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

conduite immorale. Ils devraient songer à mieux respecter leur foi et leurs personnes.

Notre matinée fut remplie d'aventures, au moins pour M. Cotteau. Les djinrikisha ne sont introduits à Tien-Tsin que depuis le mois d'août dernier, et ceux qui les conduisent sont encore novices. Monsieur Cotteau monte en voiture et son conducteur le laisse renverser en arrière ; la victime se débattait sur son dos sans pouvoir se relever, comme une tortue qui a les quatre pattes en l'air. Le Consul, au lieu de l'aider, administrait une bastonnade en règle au malencontreux conducteur : le tableau était à photographier. Je viens au secours de M. Cotteau, et l'aide à se relever, à reprendre son casque et sa voiture. Nous parcourons la partie des Concessions non bâtie : on rencontre des flaques d'eau partout et de nombreux canards sauvages qui ne demandent qu'à être tués et mangés. Nous arrivons sur un mur en terre élevé de 5 à 6 mètres et entouré d'un fossé plein d'eau. Ce talus a 10 lieues de circuit ; il a été construit pour protéger la ville contre les Taé-pings. Il est assez large pour que nos voitures puissent y passer sans danger. De ce point élevé nous jouissons d'une belle vue sur la campagne, sur les Concessions française et anglaise et sur la ville chinoise. M. Cotteau marche en tête et court un autre danger : des soldats chinois tirent à la cible contre l'une des extrémités du rempart, quelques balles envoyées trop haut sifflent à ses oreilles. Nous arrivons à la Pagode des Traités, ainsi nommée, parce qu'on y signa les traités avec les Puissances en 1861. Le pauvre M. Cotteau est encore menacé de mort : il regardait, la tête en l'air, la grosse cloche que M. Krupp le fameux fondeur de canons a envoyée au vice-roi du Chi-li, lorsque tout à coup le battant s'ébranle et, poussé par un ressort, frappe fortement à la cloche rasant la tête du pauvre touriste.

p.109 Près de la Pagode des Traités, nous visitons une fabrique de cartouches dirigée entièrement par des Chinois. Dans un autre quartier, un arsenal assez complet fabrique aussi des fusils.

Poursuivant notre route, nous arrivons à la ville chinoise, grand carré d'un kilomètre de côté, entouré d'une muraille. La population y

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

fourmille ; elle est estimée, y compris les faubourgs, à 930.000 habitants. Nous visitons quelques boutiques de bibelots, mais sans rien acheter, tant les prix sont élevés. Nous nous procurons pourtant ailleurs quelques statuettes en terre cuite ou peinte ; la physionomie, le coloris sont parfaits, c'est une spécialité de Tien-Tsin. Madame Dillon nous avait aussi procuré des queues de yack, autre spécialité de ce pays. Nous parcourons les faubourgs ornés de riches magasins ; dans plusieurs on vend aux enchères des vêtements d'hiver.

Nous arrivons au Canal impérial qui, se détachant du Pei-ho, traverse la Chine, rejoint la rivière jaune et la rivière bleue ou Yang-tzé-kiang, et descend vers le sud. C'est l'œuvre la plus colossale du monde ; mais dans ce moment une partie n'est pas entretenue et se trouve hors de service.

Nous voici enfin devant le palais du vice-roi. C'est en sortant de ce palais et longeant le quai <sup>p.110</sup> étroit qui mène à l'ancien Consulat, que M. Fontanier, consul de France, fut massacré en 1870. A la porte du Consulat, furent immolés aussi deux jeunes époux arrivés de France la veille, et se rendant à Pékin ; ils cherchaient à s'enfuir vers leur barque. L'église brûlée par les rebelles a encore debout la moitié de ses murs et la tour élevée. Le père Chevier blessé à mort sauta un mur et vint mourir dans une autre cour ! 16 tombeaux sont alignés dans cette cour ; ils ont été construits aux frais du gouvernement chinois ; sept d'entre eux, à gauche, contiennent les restes mutilés et informes de 10 sœurs de St-Vincent de Paul massacrées avec leurs orphelines à l'orphelinat situé à 2 milles de là. Plus tard, trois autres sœurs ont voulu être enterrées à côté d'elles. A droite sont les tombeaux de M. Fontanier, des deux jeunes époux et de trois Allemands ou Russes qui furent massacrés le même jour.

L'ancien consulat a été rasé. Le gouvernement chinois a donné 2 millions d'indemnité pour les familles des victimes. Mgr La Place refuse de relever les ruines de l'église, à moins que l'empereur n'accorde d'y placer une inscription impériale : ces inscriptions sont toujours respectées par le peuple ; sans cette précaution on risquerait de la voir

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

de nouveau démolir. Pour garantir la tranquillité, des <sup>p.111</sup> canonnières de diverses nations, et surtout une canonnière française, stationnent, chaque hiver, à Tien-tsin dans les glaces du Pei-ho. On sait que ces massacres sont dûs à la mésintelligence qui régnait entre le vice-roi de Tien-tsin, le maire de la ville et le gouverneur de la province : ces deux derniers étaient hostiles aux chrétiens et fomentaient le trouble sans croire qu'il pût aller si loin ; le vice-roi, dans le désir de les compromettre, les laissait faire ; l'imprudence du consul Fontanier qui, refusant de croire au danger, ne sut rien faire pour le prévenir, le tout fut cause de ce déplorable événement qui aurait pu coûter plus cher à la Chine, si la France n'avait eu en 1871 la Prusse sur les bras. Les deux mandarins coupables furent envoyés en exil ; le vice-roi dut venir en France faire des excuses au gouvernement qu'il ne savait où trouver : il fut présenté à l'Empereur qui disparut à Sedan, puis à l'Impératrice qui régna quelques jours, puis à la Députation de Tours, à l'Assemblée de Bordeaux, et enfin à Mme Thiers.

Au retour, nous prenons un raccourci à travers de sales ruelles et la campagne encore plus sale. Nous voyons creuser des fossés destinés à conserver pendant l'hiver les fruits et les légumes ; on les recouvre et on y fait du feu comme dans une serre.

<sup>p.112</sup> A 1 heure, nous arrivons au Consulat où le déjeuner nous attendait. Là, on nous apprend que le *Hae-ting*, navire de la Compagnie chinoise est arrivé, et qu'il part demain de grand matin. Nous y transportons nos bagages, non sans peine, car sur le *Pé-chi-li* on embarquait une cinquantaine de chevaux par un procédé primitif et dangereux : on les conduisait à bord où les Chinois leur serraient avec une corde la lèvre supérieure, d'autres les tenaient par la queue, jusqu'à ce qu'on put les envelopper d'une toile au moyen de laquelle le treuil les hissait en haut et les descendait dans la cale. J'en ai vu quelques-uns se cabrer et s'élaner en renversant tout sur leur passage. Ces chevaux mongols, qui ont été achetés 50 fr. à Pékin, seront vendus 300 fr. à Shangai, 500 fr. à Hong-Kong et 800 à Calcutta.



## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

Nous rendons visite à M. Weber consul russe, pour lequel M. Cotteau avait des lettres. Madame Weber m'a paru une des femmes les plus gracieuses qu'on puisse rencontrer ; ses nombreux petits enfants, à l'éducation desquels elle se dévoue, sont gracieux comme la mère. Elle retient M. Cotteau à dîner, pendant que je vais partager la table de M. Gauvin, qui avait réuni quelques amis pour la soirée. Ce capitaine de frégate en retraite est maintenant pour trois ans <sup>p.113</sup> au service du gouvernement chinois ; avec le commandant Mignard il est chargé d'organiser la marine dans le nord ; leurs appointements sont de 5 à 600 taëls par mois, (le taël vaut de 7 à 8 fr.). Un des fils de M. Gauvin est né à Nice, rue Gassini ; sa fille aînée entre au Carmel.

Nous parlons de la déplorable infériorité de notre personnel consulaire et diplomatique, de la nécessité d'améliorer leur instruction professionnelle. Il n'y aurait pour cela qu'à imiter l'Angleterre, toujours pratique : ses élèves, consuls ou diplomates, commencent par arriver dans le pays auquel ils se destinent, et passent plusieurs années à y apprendre la langue. Outre leur traitement de 5.000 fr. comme élèves, les premiers numéros aux examens reçoivent une prime, ils deviennent alors interprètes, ou commis-chanceliers, puis chanceliers, puis consuls, parcourent les postes d'un même pays, et finissent par le connaître parfaitement.

Lorsqu'ils réussissent bien dans un lieu, on les y laisse, en leur donnant des avancements sur place. Le Ministre actuel de la Grande-Bretagne en Chine est dans ce pays depuis 35 ans ; il y a commencé sa carrière comme interprète ; aussi est-il un des sinologues les plus distingués. <sup>p.114</sup> Au Japon, M. Harry Park est aussi le diplomate le plus capable parmi les ministres des diverses nations ; et presque partout le même fait se produit. Chez nous c'est le rebours : on envoie les consuls et les diplomates d'un bout du monde à l'autre sans autre raison que celle d'augmenter le traitement : le fonctionnaire ne s'attache pas au pays, il cherche à en sortir le plus tôt possible pour un autre poste plus lucratif, et ne fait aucun travail utile. Il arrive même qu'un consul ou chancelier est changé plusieurs fois de poste dans une même année, et

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

envoyé souvent dans un pays dont il ne connaît pas même la langue. On disait que le gouvernement du peuple par le peuple est le meilleur des gouvernements, mais jusqu'à ce jour, il n'a pas amélioré cette partie du service public, et on peut dire avec Alphonse Karr que « en regardant de près, on voit que plus ça change, plus c'est la même chose. »

Je ne veux pas quitter Tien-tsin sans tenter la fortune : une partie des terrains de la concession est encore à vendre au prix minime d'environ 700 fr. l'hectare ; je prie M. Gauvin de m'en acheter un hectare, et le Père Cokset de l'administrer. Lorsque le chemin de fer me conduira voir aux antipodes mon nouveau domaine, il vaudra peut-être un million de francs.

p.115 Enfin, je prie M. Gauvin de tenter avec M. Mignard la création d'une petite Conférence de St-Vincent de Paul, avec le concours, durant l'hiver, de quelques officiers des canonnières. M. Gauvin, qui a fait partie des Conférences à Toulon, promet de tenter l'essai, et je viens de lui envoyer le règlement.

Après avoir pris congé de tous ces braves gens, à 10 h. je rentre au bateau pour y passer la nuit.

Jeudi 27 octobre. Le matin, je m'éveille croyant que le steamer a déjà fait un bon bout de chemin : il était encore sur place. A 10 h. il essaie de tourner, un radeau de 1.000 outres lui barre le passage ; le *Pé-chi-li* prend le devant, et nous partons après lui. A midi, le *Pé-chi-li* est pris sur un banc de boue et nous barre la route ; il lance un câble à notre navire qui essaie en vain de le tirer de là. Durant ce temps, notre capitaine stoppe et vient déjeuner. En remontant sur le pont, nous ne voyons plus le *Pé-chi-li* ; il s'était débourbé et avait suivi sa route ; mais nous, nous avons perdu une heure, c'est-à-dire assez pour manquer la marée à la barre du fleuve. Vers la nuit nous arrivons à Taku. Nous passons devant le yacht de Ly-oung-tchang, et à 7 h. on jette l'ancre à la p.116 barre du fleuve : nous sommes là pour toute la nuit.

## **Le tour du monde en 240 jours : ... Chine**

Vendredi, 28 octobre. Le matin, à 5 h. 1/2, la marée permet de passer, et aussitôt entrés en pleine mer, le vent souffle avec violence, les vagues forment des montagnes et des vallées entre lesquelles notre navire balloté et inondé avance lentement. Je passai la journée et la nuit au lit en me cramponnant avec force pour ne pas être enlevé de ma couchette.

Samedi, 29 octobre. A 9 h., nous entrons en baie de Ché-fou. Les navires à l'ancre sont horriblement secoués ; on charge et décharge, et, à 3 h., on continue la route. Sur le pont je trouve de gentils oiseaux que l'orage a tués dans sa violence.

Dimanche, 30 octobre. La nuit du samedi et le dimanche se passent sans incidents. La mer perd de sa fureur, la gaieté revient aux passagers, la table se garnit encore. J'ai, à mes côtés, M. le Baron de Bulow, un des officiers allemands qui sont venus avec moi depuis St Francisco, et en face, un Tao-tai ou gouverneur chinois qui voudrait bien se faire comprendre, mais il ne peut parler que par signes. Il est fort poli ; son domestique fait sa toilette, rase sa tête, à l'exception de la partie réservée pour la queue, et tresse celle-ci qui va jusqu'à terre.

Sur le pont, de gentils oiseaux viennent becqueter les miettes que nous leur jetons, et le soir, ils se posent sur un repli derrière la voile à l'abri du vent.

Lundi, 31 octobre. La nuit est plus calme. Le matin nous apercevons les terres, l'eau devient de plus en plus bourbeuse : nous approchons de Yan-tzé. Un passager anglais, qui voyage pour le compte des missions protestantes, nous raconte que, depuis quatre ans, il parcourt l'intérieur en tout sens, et qu'il a pu constater un sensible progrès dans la sécurité du voyage : les Chinois l'entourent bien par curiosité, mais aucun ne lui a été hostile. En cas d'embarras, il a toujours eu recours au Yamen ou à l'autorité qui n'a jamais manqué de faire respecter le passeport. Il nous a parlé d'agglomérations nombreuses de populations

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

qu'il a trouvées, surtout sur le lac Tong-Ting, où il a vu un ensemble de villes avec 7 millions d'habitants,

Vers 2 heures, nous sommes sur le Wang-poo ; à 3 heures, nous passons la barre à Woo-sung, et à 4 heures, notre steamer, qui a un chargement de cartouches, s'arrête à une lieue de Shangaï, pour décharger. C'est dans un petit sampan en forme de gondole de Venise que, vers 6 h., nous arrivons au quai et à l'hôtel des Colonies.

p.118 Le *Tsin*, steamer des messageries maritimes, va partir dans la nuit du mardi au mercredi ; le prendre, c'est manquer Canton pour Saïgon. Nous étions, au reste, assez fatigués pour avoir besoin de quelques jours de repos. Le mercredi soir, M. Cotteau monte sur un navire qui doit remonter le Yan-tzé jusqu'à Han-kao (300 lieues), j'hésite et finis par le laisser partir seul par suite de mon excursion à la Grande Muraille, je suis plus fatigué que lui, et j'ai besoin de mettre ordre à mes notes, d'écrire mon journal et diverses correspondances. Au reste, je puis ici voir de près beaucoup des usages chinois ; les tribunaux, les bastonnades, la cangue, la torture, les camps des soldats, l'arsenal, les courses de chevaux, etc., et faire quelques achats de porcelaine, de thé, de soie. M. Cotteau ne pourra être de retour que dans huit jours ; il manquera mercredi la malle anglaise, et, s'il ne trouve d'autre navire pour Hong-kong avant la malle française, il sera dans le même embarras pour Canton et Macao.

Mardi, 1er Novembre. Le 1er Novembre, jour de la Toussaint, après la sanctification de la fête, je passe la journée à prendre des renseignements divers. Le mercredi, après la messe des morts, je parcours avec un Chinois les p.119 magasins de la ville indigène et j'y fais diverses emplettes de porcelaine de Kiukian, de peintures chinoises, tabac, pipes, soie, peaux de chèvre de Mongolie, etc. Le Père Meugnot, procureur des Lazaristes me donne deux boîtes de thé du Chan-si, le meilleur de Chine, don des chrétiens de cette province, et j'achète une grosse caisse en bois de camphrier pour emballer tous mes achats : elle servira à Nice à préserver des mites les habits de laine

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

pendant l'été. Je compte expédier cette caisse en douane à Nice par les Messageries.

Jeudi, 3 Novembre. Entre la rédaction de quelques pages de mon journal, je fais plusieurs visites et une excursion au champ des courses. Depuis hier la ville est sens dessus dessous, les bureaux sont fermés : ce sont les *Races*. Les Anglais portent avec eux cette institution partout où il vont, fût-ce le bout du monde. A Pékin, j'arrivais le lendemain des courses ; à Tien-tsin, le jour de mon départ était le jour des courses ; ici elles vont durer 3 jours. Je constate pourtant une amélioration : les individus, qui montent les chevaux, ne sont pas des jockeys mercenaires, ce sont des amateurs ; ils prendront plus de souci pour conserver leurs personnes et leurs chevaux. Les Chinois accourent en masse : les mamans avec leurs bébés bariolés. les p.120 Européens sont tous dans l'enceinte réservée dont l'entrée est à 3 dollars pour une course, ou 6 dollars pour les 3 jours. La pluie tombe, mais la foule ne discontinue pas : qui dira les paris et les pertes de ces jours de folie ? Pendant les courses, les Anglais, pour le jeu, sont plus chinois que les Chinois.

Vendredi, 4 Novembre. Je visite l'arsenal où les Chinois fondent d'énormes et nombreux canons, genre Krupp. Je pénètre dans l'enceinte d'un camp de soldats et vois leurs exercices et leur tir ; leur maintien me paraît peu martial.

Le Père Tournade me conduit visiter l'établissement des Sœurs Auxiliatrices. Elles ont en ville un pensionnat avec 25 élèves, un orphelinat avec 30 élèves et 95 externes. Pauvrement logées jusqu'à ce jour, elles viennent de construire une belle et vaste maison où leurs œuvres pourront se développer. Leurs orphelines sont presque toutes de sang mêlé ; elles les marient de bonne heure : elles remarquent que les Chinoises développent leur intelligence et leur activité au contact de l'Européen. Le soir, je passe plusieurs heures avec M. Galembert à compiler des chiffres de douanes, et à 8 h., je me rends chez M. Bell qui m'avait invité à dîner. Madame est radieuse de diamants, elle fait p.121 les honneurs de sa maison avec une grâce exquise. Les invités

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

sont en habits et cravate blanche ; je suis en redingote et cravate noire, mais un capitaine russe est dans le même costume, je me console. Je n'énumérerai pas les mets et les vins de cette table de Sardanapale ; les riches négociants peuvent se traiter ici à l'égal des princes. Après le dîner, M. et Mme Bell tour à tour égalaient la société par le chant et la musique, et quoique parlant peu le français, M. Bell poussa la condescendance jusqu'à chanter une romance française. A 11 h., je prends congé et rentre à l'hôtel.

Samedi, 5 Novembre. J'assiste, chez les Jésuites, à une messe chantée pour tous les membres décédés des Conférences de S.-Vincent de Paul. A 10 h., je me rends au Consulat français, à la salle des audiences pour y voir fonctionner le Tribunal mixte. Le commissaire de police français, qui est de Toulouse, me reçoit et me fait asseoir dans l'enceinte réservée. Un mandarin assisté de son secrétaire procède à l'interrogatoire des divers prévenus ; ceux-ci se tiennent à genoux, les mains à terre ; ils répondent aux questions et sont absous ou condamnés à l'amende au profit d'une caisse de secours, s'ils ont de l'argent, ou bien à la prison ou à la p.<sup>122</sup> cangue ou à la bastonnade. Quelques femmes sont aussi amenées et interrogées.

Le reste du jour est employé à écrire et à emballer ma caisse.

Dimanche, 6 novembre. — A 8 h., je me rends à la mairie française ; le mandarin arrivé, on descend à l'antichambre des prisons ; des curieux se pressent à la porte. On appelle par ordre les condamnés ; le premier arrive, on le fait mettre à genoux ; il subit un court interrogatoire, puis un sbire le saisit par la queue et le jette à terre, un autre lui tire son pantalon et s'agenouille sur ses jambes ; à un signal, un Chinois frappe avec un bambou sur les muscles des cuisses 20 coups à la même place ; le patient hurle et se débat, mais le sbire le tient par la queue et lui presse le dos sous ses genoux : au premier exécutant en succède un second qui frappe lui aussi 20 coups à

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

la même place, puis un troisième ; quelquefois la condamnation est portée jusqu'à 5.000 <sup>1</sup> coups qu'on reçoit en plusieurs jours ; le malheureux se relève, pouvant à peine se tenir sur ses jambes, il remonte son pantalon, se met à genoux pour remercier et reprend sa liberté : il avait volé un parapluie. La même opération se renouvelle pour un second ; il avait volé un vêtement.

p.123 Après plusieurs bastonnades, arrive une femme ; elle ne subit pas le bambou, mais on la frappe à la joue et sur les dents avec trois ou quatre lanières de cuir semblables à des semelles de souliers : elle se débat, crie, pleure, mais sa tête est serrée entre les mains des exécuteurs ; elle remercie à genoux et va laver le sang qui lui sort par la bouche.

Après l'exécution des jugements, vient l'interrogatoire des prévenus. Les uns sont accusés de vol, les autres de jeu ; pour les faire avouer, on les soumet à la bastonnade : à l'un d'entre eux j'ai vu la chair déchirée sans qu'il avoue ; il est renvoyé en prison et l'opération sera renouvelée aussitôt que ses plaies seront guéries.

Le commissaire de police me fait visiter les prisons : elles puent comme des cloaques ; les prisonniers sont hâves, et pourtant les peines sont bien mitigées sur la Concession : la cangue est réduite à 5 ou 6 kilogr., et on l'ôte la nuit pour que le condamné puisse dormir ; on lui fournit même une couverture. Je vois un pauvre malheureux qui crie et se tord ; on le croit fou, et on l'envoie à l'hôpital chinois. Dans un coin séparé est le compartiment des femmes.

Le commissaire de police, M. Binos, me dit qu'ici comme en Europe, ce sont toujours les p.124 mêmes qui donnent à faire à la justice. Les voleurs sont habiles et ont presque tous des spécialités : les uns volent des pipes, les autres coupent les poches, d'autres cherchent les habits ; cela tient à la spécialité des receleurs.

---

<sup>1</sup> [c.a.: ! ??]

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

Souvent les objets volés sont portés aux mont-de-piété qui ici ne sont pas gratuits ; ils perçoivent le 2 % par mois. Au lieu de torturer ces pauvres malheureux, qui n'en sont pas corrigés, on ferait mieux d'en purger la société et de les envoyer peupler quelques-unes des îles désertes si nombreuses dans les mers de Chine. Un grand nombre sont arrêtés pour jeu : c'est la passion dominante du Chinois ; sur ce point il est incorrigible.

— Je visite le tribunal dans la ville chinoise : les audiences y ont plus de publicité, elles ont lieu sous un hangar dressé sur la place. Les prévenus arrivent, la chaîne au cou, se mettent à genoux, subissent un interrogatoire et reçoivent les condamnations. Lorsque le bambou ne suffit pas pour les faire avouer, on les place sous une presse dont on serre les vis ; rarement ils résistent à cette épreuve. J'ai vu là des cangues de divers poids, et quelques-unes extrêmement lourdes. J'ai vu aussi une espèce de cage dans laquelle le patient est enfermé debout avec <sup>p.125</sup> la seule tête dehors de manière à ne pouvoir la rentrer.

J'ai parcouru les prisons, elles sont dans la rue, à la vue du public. Des barreaux de bois ou de bambou laissent voir les prisonniers maigres et hâves, traînant leurs pieds dans les chaînes ; ils viennent me tendre leur main desséchée pour demander l'aumône. Je donne à chacun quelques sapèques, car ils reçoivent juste assez de riz pour ne pas mourir. Un gardien se tient immobile jour et nuit devant chaque prison. Le spectacle est bien triste, et pourtant les tortures antiques ont presque disparu, et les punitions actuelles sont fort mitigées. On dit que le bambou est nécessaire pour retenir les malfaiteurs ; espérons qu'avec le temps on trouvera un meilleur système.

A 11 h., j'assiste à la Conférence de S.-Vincent de Paul : elle est bien conduite et promet beaucoup. Dimanche prochain elle décidera si elle doit ou non commencer la fondation d'un orphelinat pour les garçons ; elle a déjà deux orphelins à sa charge, et plusieurs familles pauvres reçoivent ses visites ; les membres sont au nombre de 12, la plupart Portugais.



## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

Je quitte la plume pour aller dîner chez M. Galembert. Il m'apprend que, aux avantages déjà <sup>p.126</sup> énumérés pour les employés de la douane, il faut ajouter la faculté d'avoir deux ans de congé, chaque 5 ans ; ces deux ans comptent dans le service, on y reçoit demi-payé, mais chaque 7 ans on a la gratification d'une année de paye entière.

Hier soir, 7 novembre, M. Binos, commissaire de police, a été assez bon pour venir me prendre à l'hôtel, et me conduire visiter les principales fumeries d'opium, les restaurants chinois, les mauvais quartiers et le théâtre chinois ; il m'a donné de curieux détails sur les mœurs de ce peuple dans les grandes villes.

Je pars demain pour Hong-kong et Canton où j'espère retrouver vos lettres. Mes souvenirs aux amis.

P. S. J'ai fait encore quelques achats et fermé mes caisses ; j'ai visité l'église catholique dans la ville indigène, elle a la forme d'une pagode. A côté est un internat avec 100 élèves dont quelques-uns païens ; et un externat composé de 150 élèves presque tous païens : ceux-ci assistent à l'instruction faite aux élèves chrétiens. Près de là j'ai parcouru l'hôpital chinois construit par les chrétiens indigènes sur l'emplacement de l'Église protestante achetée par eux et démolie. Cet établissement est dirigé par <sup>p.127</sup> eux ; il contient surtout des vieillards païens ; ils sont logés six par chambre dans des étagères comme sur les bateaux à vapeur : pour les rendre heureux on a posé, dans le couloir qu'ils traversent le plus souvent, les magnifiques cercueils qui les attendent.

@

## CHAPITRE VII

Départ pour Hong-Kong — La ville — Les œuvres catholiques — Mœurs chinoises —  
L'émigration.

@

En mer 9 Novembre 1881.

p.128 Hier soir, j'ai salué mes amis et connaissances et entre autres la supérieure des Sœurs Auxiliatrices : elle venait de recevoir 4 bébés dont un de 8 mois, fils d'un ouvrier qui a perdu sa femme. A midi, j'étais sur le *Kasgar*, steamer de la *Oriental and Peninsular Company*, J'y trouve un Père Augustinien espagnol de Manille, et nous nous adressons souvent des *buenos dias*, *buenas tardes* et *manâna*. J'ai rencontré également ici quelques autres voyageurs que j'avais eus pour compagnons dans la traversée du Pacifique. En parcourant le navire, j'aperçois plusieurs des chevaux que j'ai vu embarquer à Tien-tsin ; p.129 leur vigueur sauvage fait qu'ils se débattent et ont leur bouche en sang ; deux aliborons sont plus pacifiques. On peut s'apercevoir que nous marchons vers les Indes : cuisiniers, domestiques et matelots sont presque tous hindous. Grands, maigres, presque noirs, aux dents blanches et à l'œil perçant, ils sont vêtus de blanc et portent un turban rouge. Quel contraste avec les Chinois ! Encore trois ou quatre jours de mer ! On dit qu'elle est ordinairement mauvaise dans le détroit de Formosa.

Le *Kasgar* a 362 pieds de long, 36 1/2 de large et une machine de la force de 450 chevaux, sa capacité est de 2.700 tonnes ; il peut porter 60 passagers de 1e classe, 20 de 2e et plusieurs centaines d'entrepont.

Jeudi, 10 Novembre. Rien de particulier ; navigation assez calme : de temps en temps, nous apercevons la terre : Ning-po, puis Fuh-chau et diverses îles. Des bandes de dauphins viennent faire les saut-de-mouton autour du navire, la pluie tombe légèrement, le vent est favorable, toutes les voiles sont déployées ; nous filons de 12 à 13 nœuds. Un Arménien qui habite Hong-Kong me donne des détails sur

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

Canton. Une dame de Boston me parle d'un prêtre, son cousin, qui est mort à Nice. Nous essayons une partie au *bull* ; on lit, on se promène entre les 5 repas réglementaires ; la nuit <sup>p.130</sup> arrive, bonsoir. Ma cabine est assez grande, elle a trois places et je l'occupe seul ; je choisis la couchette la plus élevée ; il y a plus d'air, mais elle est si dure qu'elle rappelle les lits de brique chinois, et si étroite que je crains d'aller par terre si je remue.

Vendredi, 11 Novembre. Je prends un bain de bonne heure. Nous sommes dans le détroit de Formosa : on s'en aperçoit au roulis. Nous passons devant Amoy, nous traversons des flottes de bateaux pêcheurs : j'y compte des centaines de jonques stationnant à distance et formant de grands cercles pour saisir le poisson. Mon excursion habituelle sur le pont me fait rencontrer, aux 3emes, un garçon de 12 ans qui a un livre italien : je peux donc parler avec lui. Il me montre ses trois petits frères et sa jeune sœur ; son père et sa mère sont dans la cale. C'est une famille juive de Trieste mais les enfants sont nés en Egypte ; ils sont venus rendre visite à une sœur mariée à Manilla et de là ils sont passés à Shangai pour y trouver du travail ; le père est tailleur, mais dans ce métier, impossible de lutter avec les Chinois : à Yokohama ils m'ont fait pour 25 fr. un vêtement blanc que je paye 60 fr. en Europe, et l'étoffe vient de France. Se trouvant sans le sou, cette famille est expédiée gratuitement par les soins du Consul d'Autriche, à Calcutta, où elle espère trouver de l'ouvrage. Sessoun, l'agent de la <sup>p.131</sup> Compagnie, étant juif, lui aussi, accorde facilement le passage à ses coreligionnaires.

A la proue, les Hindous lavent leurs pantalons et leurs blouses blanches qu'ils sécheront sur leurs dos. Ils lavent aussi consciencieusement leur corps au savon, mais il ne se fera jamais blanc : ce sont de beaux types bruns et noirs avec traits européens. Ils diffèrent essentiellement des Mongols qui ont la figure aplatie, les joues saillantes et les yeux coupés en amande. Il y a aussi à bord des nègres qui ont soin du charbon, — la couleur convient ! — une vache pour le

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

lait, beaucoup de moutons, de poules et un bœuf pour la marmite. Je trouve un capitaine qui vient de Tien-tsin où il a laissé son navire chargé de charbon dans la vase du Pei-ho ; n'ayant pu le retirer, on a dû le faire sauter avec une torpille pour dégager le passage. Ce soir, nous passerons devant Swatau ; demain matin, Dieu aidant, nous espérons arriver à Hong-Kong.

Samedi 12 Novembre. Voici Hong-Kong. Je vois dans le port de nombreux *steamer* : peut-être y trouverai-je quelque combinaison qui me permettra d'abrégier mon chemin. En attendant, je jette cette lettre à la boîte. Mes souhaits de bonne fête et de nouvel an aux parents et aux amis, sans oublier fermiers et domestiques. p.132

*En mer de Cochinchine sur le steamer*

*Aratoon-Apkar 19 Novembre 1881.*

A Hong-Kong, à Canton et à Macao, j'ai un peu écourté ma visite, et le temps m'a manqué pour écrire mon journal. Je le fais ici maintenant sur le bateau, quoique le mouvement soit assez fort et que le mal de tête qu'on éprouve en mer soit peu favorable à la rédaction.

C'est le samedi, 12 Novembre à 8 h. du matin, que le *Kasgar*, steamer de la *O. Peninsular*, ou *P. and. O.*, comme l'appellent les Anglais, entrait dans le port de Hong-Kong. Déjà, aux approches de cette ville, nous voyons les collines des îles arides devenir plus vertes et plus boisées, et au détour d'un cap, nous apercevons la ville de Hong-Kong échelonnée le long d'une montagne escarpée à 45 degrés. Le vent du sud-est est arrêté par un rocher ; il paraît que l'été on rôtit dans la ville. Les Anglais ont bâti des maisons à la cime des pics, et des coolies les portent en chaise le soir, pour qu'ils puissent respirer pendant la nuit. Le port est une vaste nappe d'eau enfermée soigneusement entre des îles ; de nombreux navires y sont à l'ancre : j'y remarque les *steamer* de la p.133 *Pacific mail* qui vont à Yokohama et à St-Francisco, les navires des Malles anglaise et française, les navires qui vont journellement à Canton et à Macao, ceux qui vont chaque

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

semaine à Manilla dans les Philippines, d'autres qui vont à Saïgon et à Bangkok, et un qui part chaque trois mois pour Sourabaya, Samarang, Batavia, et enfin ceux de l'*Oriental* pour l'Australie, sans parler des *steamer* à opium des Compagnies Jardine et Sassoun, qui vont chaque mois à Calcutta prendre l'opium du gouvernement anglais destiné à empoisonner la Chine.

Je vois aussi plusieurs pontons et navires de guerre anglais et une grande quantité de jonques chinoises ; mais ce qui fourmille, ce sont les *sampans*, sorte de gondoles qui servent de logement à toute une famille. La femme rame avec le mari, et souvent seule avec sa fille, pendant que le mari fume sa pipe. Elle n'a pas ici les pieds estropiés ; cet honneur, dans le sud de la Chine, est réservé aux classes élevées ; elle est habillée comme dans le nord : pantalons et blouse, elle porte des bracelets d'argent aux pieds, et à la tête de beaux peignes ou épingles d'argent ou de jade.

C'est sur un de ces sampans que deux femmes déposent mes malles et rament pour me conduire à <sup>p.134</sup> terre. Pendant que je m'assieds, des petits enfants sortent de dessous mon siège ; je lève la planche et j'en vois cinq accroupis comme des petits chiens dans leur niche. Ces pauvres bambins ne connaissent point le mal de mer : les sampans dansent sans repos sur l'onde mobile, même dans le port ; les plus grands gardent les plus petits ou font la cuisine dans un vase de terre. Aussitôt qu'ils peuvent tenir une corde ou une rame, ils aident les parents ; les nourrissons sont attachés par des bandes de toile sur le dos de la mère pendant que celle-ci conduit le bateau — curieuses mœurs !

La population, qui vit ainsi sur les bateaux sans avoir connu d'autres maisons, s'élève à plusieurs milliers. Mais voici que le sampan accoste au quai et mes deux femmes prennent chacune une malle sur leur tête et les portent à Hong-Kong hôtel : 1 franc sera toute leur rétribution ; si je n'étais étranger, je ne devrais que la moitié.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

A peine débarrassé de mes paquets, je me rends à la Poste et n'y trouve point mes lettres. Je monte en djinrikisha et demande au conducteur de me conduire au Consulat de France ; il semble avoir compris et part au grand trot ; il n'a rien compris du tout, car je m'aperçois qu'il tourne et retourne dans tous les quartiers de la basse ville, sans savoir où il va. J'en profite pour voir <sup>p.135</sup> la ville. La *Queen's road* est fort animée : de grands magasins européens et chinois étalent toutes les marchandises de l'Europe et de l'Asie, surtout de belles porcelaines et objets variés d'ivoire. Les maisons n'ont pas plus de deux étages avec portiques aussi bien au rez-de-chaussée qu'aux étages : cette précaution est indispensable pour intercepter, l'été, les rayons du soleil brûlant et rendre les chambres moins chaudes.

Je passe devant les casernes ; les soldats sont vêtus de blanc et portent le casque indien formé de moelle de sureau recouvert de toile blanche. Je trouve à l'Hôtel de ville un petit musée, une vaste bibliothèque et un théâtre. A côté, sont le cricket ground pour les bourgeois et un autre séparé, pour les soldats. Je passe devant les maisons et les magasins des grandes Compagnies de commerce, puis je finis par dire à mon bon homme, que je veux aller au Consulat ; il demande et redemande et finit par y arriver.

M. Lemaire, notre consul, demeure dans la ville haute. Je quitte mon djinrikisha qui ne peut grimper la raide montée, et sur les indications du consul, je cherche le palais du Gouverneur. Je tourne et retourne en tous sens et me perds dans les jardins publics ; j'en profite pour les visiter : ils sont de toute beauté, et la pente escarpée n'a <sup>p.136</sup> servi qu'à les rendre plus pittoresques : sur un rocher nu on a su planter et faire croître les arbres les plus gracieux des tropiques, et tracer des talus et des prairies avec ce beau gazon vert que les Anglais portent toujours avec eux.

Je m'adresse à un grand Indien habillé de blanc et coiffé d'un énorme turban rouge, il porte le bâton de policeman ; il ne me comprend pas. Plus loin, je vois le même bâton de policeman entre les mains d'un Chinois à costume original ; celui-ci me comprend très bien,

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

et me conduit poliment au palais du gouverneur. Il est entouré d'un jardin magnifique et domine la ville. Des ouvriers chinois sont en train de refaire la façade ; on fait partout des améliorations en vue de la prochaine arrivée des enfants du Prince de Calles qui visitent en ce moment le Japon. Les Chinois ont fait autour du palais un treillage de bambou, et travaillent là-dessus en se cramponnant comme des singes.

Du perron du palais, je jouis d'une vue féerique sur la ville et sur le port. Je suis introduit dans les appartements : les salons sont vastes et richement meublés ; j'y trouve les plus belles pièces de la porcelaine chinoise et japonaise. M. Hennesy, pour qui j'avais des lettres, me reçoit avec bonté et me parle <sup>p.137</sup> longuement des Chinois, pour lesquels il a un amour de prédilection. Sur plusieurs points il développe des théories que je suis loin de partager ; enfin je le quitte après qu'il m'a fait promettre d'aller le revoir avant mon départ.

Après le déjeuner, je fais ma visite à M. l'abbé Borgognoli, vicaire-général de Mgr Raymondi que j'avais laissé à St-Francisco. C'est un homme distingué, à longue barbe et de taille courte, éveillé, énergique et plein de tact ; il me reçoit avec affabilité et m'invite pour le lendemain à déjeuner, après quoi il me présentera aux deux Conférences de S.-Vincent de Paul, et me fera visiter les Œuvres catholiques de Hong-Kong. Cette ville et une partie du territoire environnant est confiée aux soins des Missions-étrangères de Milan.

— Je passe le reste du jour à me renseigner auprès des diverses Compagnies de bateaux à vapeur et à parcourir les boutiques : j'avais appris un peu de *picin*, mélange de toute espèce de langues qui s'est formé dans l'extrême Orient à l'usage du commerce : je commence à me faire comprendre. Le soir, en rentrant, j'assiste à une scène déplorable : deux Anglais, sans doute un peu *gris*, s'étaient pris de querelle et donnaient de la boxe ; l'un d'eux, la figure en sang, gisait par terre, demandant <sup>p.138</sup> grâce, mais l'autre l'aurait assommé, si on ne l'en avait empêché ; ce n'était plus un homme, c'était une bête sauvage.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

Dimanche, 13 Novembre. Je me rends de grand matin à la Cathédrale pour la messe : le plus grand nombre des fidèles sont des Portugais de Macao, les femmes sont toutes habillées et voilées de noir comme des religieuses, c'est le costume d'église des femmes portugaises : s'il en était ainsi dans les autres pays, les jeunes gens n'iraient plus à l'église pour y voir les jeunes filles. Les chants sont en latin, et la musique est bonne. — Après la messe, je fais diverses visites, et à 9 h. 1/2 j'arrive chez l'Abbé Borgognoli. Il a habité longtemps l'intérieur ; il est en Chine depuis 20 ans, et m'a donné sur ce pays de longs et curieux détails.

Les Chinois jouissent partout d'une grande liberté municipale, ils administrent eux-mêmes leurs affaires et recourent le moins possible aux mandarins. Pour s'adresser à eux et demander justice il faut beaucoup d'argent ; on y a recours quand on veut exercer une vengeance. Ils accusent alors celui dont on veut se débarrasser. Le mandarin commence par le mettre en prison, et les parents auront beaucoup à payer pour lui obtenir que la cangue soit moins lourde, la p.<sup>139</sup> bastonnade légère, les chaînes supportables, la nourriture suffisante. Avant que justice soit rendue, si jamais elle l'est, la famille sera ruinée, ou le patient mort sous la torture. M. Borgognoli avait vu un jeune homme riche de 19 ans arriver de l'intérieur, appelé comme témoin : le mandarin le met en prison et lui fait dire nettement qu'il n'en sortira qu'après que son père lui aura versé 500 taëls (environ 4.000 francs) ; le jeune homme écrit à son père qui s'empresse de s'exécuter.

Le Chinois craint le fort, mais il est sans cœur pour le faible. Les villages sont souvent en guerre entr'eux ; ils ne sont pas bien farouches durant la lutte et jouent plus des jambes que de la flèche ou du fusil, mais ils aiment à attendre l'ennemi en embuscade, ils sèment sur ses pas des clous empoisonnés ou creusent des trappes où il se brisera les jambes.

Gare à la jeune fille ou femme qui se laisserait séduire ! la ruine de la famille s'en suivrait immédiatement ; on ferait la guerre à la famille ou au village où le mal aurait eu lieu, et cela sans pitié, jusqu'à ce



## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

qu'on eût déboursé autant d'argent qu'on peut en donner. Souvent, quand on ne peut réunir une somme suffisante, la femme ou la fille sont vendues : le prix <sup>p.140</sup> arrive parfois à 60 piastres, ou à 80 si elle est enceinte (La piastre comme le dollar, vaut 5 fr.).

Le Chinois se pique d'orgueil ; un des moyens de montrer sa haute situation est de laisser croître les ongles : j'en ai vu avec des ongles longs de 10 centimètres ; ils les tiennent ordinairement dans un bambou pour les empêcher de casser ; il n'est pas rare aussi de voir des batelières avec les ongles des pouces, longs de 3 ou 4 centimètres.

Les Chinois imitent facilement et parfaitement tout ce qu'ils voient faire. Ils sont ici les meilleurs tailleurs, et comme ils se contentent d'un petit gain, ils accaparent la clientèle. Dans 24 heures ils m'ont fait un vêtement complet de flanelle bleu foncé pour un prix inférieur de moitié à ce que je paye en Europe. Peu à peu ils prennent le monopole des métiers et du petit commerce, et il n'y aura bientôt plus place pour l'Européen.

La Compagnie Jardine Matheson avait établi ici une filature à vapeur pour la soie, immédiatement les Chinois l'ont imitée et en ont monté 12 dans divers villages autour de Canton. Elles marchaient fort bien et donnaient de beaux bénéfices, mais les anciens chefs d'ateliers qui voyaient leur situation compromise ont monté la tête à la population, ils ont réuni mille hommes, se sont <sup>p.141</sup> rués sur une filature et l'ont brisée ; ils allaient faire le même parti aux autres, mais à la seconde, le chef averti se barricada et les reçut à coups de fusil, puis les patrons se sont concertés, ont publié que tout individu qui viendra les défendre recevra un dollar par jour, et s'il est tué la famille recevra 500 dollars ; s'il est blessé, on donnera plus ou moins selon la blessure ; ils ont par ce moyen réuni 3.000 hommes. La lutte devenant menaçante, le vice-roi a envoyé sur les lieux 1.500 soldats et a fermé les filatures. A Lyon, les ouvriers, au commencement, brisèrent aussi le métier Jacquard.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

— A 11 h., j'assiste à la Conférence de S.-Vincent de Paul : prière, procès-verbal et distribution des bons comme partout, mais rien de plus ; j'ai dit à ces excellents Confrères qu'ils avaient bien le corps de l'œuvre, mais que la vie manquait. Je prends une chaise-à-porteur ; il y en a ici de toutes les formes, à 10 sous l'heure. Dans une ville où l'on est constamment obligé de monter et de descendre, on en fait usage largement ; on évite ainsi la transpiration habituelle sous une température de 25 à 30 degrés même en novembre.

On explique à mes porteurs qu'ils doivent me conduire à l'orphelinat des Frères de la Doctrine chrétienne ; ils partent au pas de charge et me <sup>p.142</sup> conduisent tout droit à un orphelinat protestant. Les directeurs mirent mes porteurs sur la voie, et après une demi-heure de course, ils me déposaient à l'autre bout de la ville chez les Frères de la Doctrine chrétienne. Je trouve là une soixantaine de petits Chinois fort occupés à gambader : ce sont ceux qui survivent dans l'Œuvre de la Ste-Enfance ; les métiers sont assez négligés. J'ai vu là aussi trois petits orphelins portugais de Macao : ils ne peuvent se faire avec les Chinois. Le frère directeur vient de Saïgon qu'il a habité durant plusieurs années ; il me raconte toutes les misères que le gouvernement colonial fait endurer à aux écoles catholiques : plusieurs ont lâché prise, les autres les suivront. Les Frères ont aussi, dans la ville de Hong-Kong, un collège pour les Européens avec plus de 200 élèves.

Mes porteurs rebroussement chemin et viennent à l'autre extrémité de la ville. Après une heure de marche rapide, ils me déposent à l'église St François Xavier, chez les Sœurs Canossiennes de Milan. Ces bonnes sœurs ont là un double externat ; celui des Chinoises compte 60 élèves, celui des Européennes en a 40. J'ai vu dans cette maison une œuvre bien intéressante et bien nécessaire : celle des *Madeleines*. Elles sont 19, et plusieurs ont leur bébé ; j'en ai compté 12. Sur les 19, <sup>p.143</sup> trois sont anglaises ou irlandaises. Les Sœurs Canossiennes ont aussi, non loin de la cathédrale, une vaste maison que j'ai visitée avec le bon Père Borgognoli. J'ai trouvé là deux externats pour les Européennes, un orphelinat également pour les Européennes ; les jeunes filles y sont

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

occupées à la broderie, aux tissages et aux autres métiers ; on les marie difficilement. Il n'en est pas ainsi pour les orphelines chinoises de la Ste Enfance ; celles-ci sont toujours retenues d'avance. Les Chinois sont nombreux ici, il y en a plus de 100 mille à Hong-Kong et à peine quelques centaines d'Européens ; de plus, la mauvaise habitude qu'ont les Chinois de tuer ou d'exposer les filles à leur naissance, fait que plus tard ils en manquent.

J'ai vu aussi chez les Sœurs Canossiennes les bébés de la Ste-Enfance : dans une salle j'en ai compté 17 mourants, plusieurs avaient des plaies et des tumeurs et portaient la peine des désordres des parents. Dans cette immense maison des Sœurs qui s'étage le long de la montagne, il y a, à la partie supérieure, un local pour les vieilles femmes pauvres et infirmes, un local pour les aveugles ; j'y ai même vu une pauvre folle.

L'œuvre de la Ste-Enfance à Hong-Kong est partagée entre les Canossiennes et les Sœurs de <sup>p.144</sup> St-Paul de Chartres : c'est la maison de ces dernières qui a été le berceau de la Ste-Enfance, de cette Œuvre qui arrache tous les ans à la mort tant de milliers de pauvres créatures : je la visite avec émotion. Les bébés sont rangés en bon ordre et me font leur salut le plus gracieux ; ils sont 150 de tout âge. « Que Dieu vous conduise ! » me disent-ils en chinois ; les plus petits sont au réfectoire ; ce sont des femmes aveugles qui les servent à table. Ces Chinoises aveugles de naissance, recueillies elles aussi par la Ste-Enfance, ont une habileté inconcevable : elles sont chargées de la couture, du blanchissage du linge et de plusieurs soins aux petits enfants.

Dans la salle des mourants un seul est au berceau, 150 sont en nourrice, moyennant 1 dollar 1/2 (7,50 fr.) par mois. Tous les jours un certain nombre sont portés à la porte du couvent enveloppés dans un linge ou dans une feuille de papier ; quand la sœur portière entend la clochette, elle arrive et ramasse la pauvre créature. Durant l'année 1880, 800 ont été ainsi ramassés à la porte du couvent des Sœurs de St-Paul, et autant à celui des Canossiennes.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

Je demande à la supérieure, des détails sur les petites Chinoises. Elles sont peu sensibles, me dit-elle, et montrent peu de cœur, c'est p.145 le caractère national ; elles ne cèdent qu'à la crainte. J'étais près de sortir, quand une sœur apporte un petit bébé qui venait d'être recueilli : c'est une fillette qui paraît mourante. On me prie de la baptiser : c'est la première fois de ma vie que je remplis cet acte religieux ; je verse avec émotion l'eau sur le front de l'enfant en prononçant les paroles sacramentelles, et je m'en vais tout content d'avoir envoyé une Ernestine en Paradis, mais tout pensif sur les mœurs singulières de ce pays !

Je passai la soirée au Club. Ici, comme à Shangai et dans tous les pays où les Anglais p.146 s'établissent, le club est le point de réunion générale ; on y trouve salle de lecture, bibliothèque, billards, salles de jeu, restaurant, salle de bal et plusieurs chambres et salons qu'on loue aux membres du club ou aux personnes présentées par eux. J'y rencontre M. Kopmanshop pour lequel j'avais une lettre. Ce monsieur est hollandais, et entrepreneur d'émigration pour les coolies. Il m'a donné sur son entreprise des détails intéressants.

Il a, à sa solde, des Chinois qui parcourent l'intérieur et engagent, dans les villages, les jeunes gens qui veulent s'expatrier. L'engagement est ordinairement pour deux ans ; on promet au coolie un gain de 25 à 30 dollars par mois, s'il travaille en Californie aux chantiers de chemin de fer, mais là, sa nourriture lui absorbera la moitié du gain ; il gagnera 12 dollars par mois, outre la nourriture, dans les plantations de cannes à sucre de la Louisiane. L'embauteur remet à l'embauché 60 dollars, dont 50 sont destinés à payer la traversée en bateau à vapeur, et 10 pour se rendre de l'intérieur à la mer ; il signe une obligation de 100 dollars à rendre par paiements mensuels durant l'année ; si la somme n'est toute rendue dans l'année, ce qui reste porte intérêt, et les intérêts chinois sont au moins de 30 %. L'embauché doit p.147 donner une caution quand la famille n'a pas de quoi répondre, ses sœurs servent de caution. Si le coolie manque à ses engagements, s'il

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

s'échappe ou ne paye pas, la pauvre créature sera vendue au plus offrant et l'argent empoché par l'embaucheur.

M. Kopmanshop m'a dit que le gouvernement anglais lui suscite de grandes difficultés : les contrats d'engagement sont défendus, il est obligé de faire l'engagement sur parole, sauf à rédiger l'écrit en mer ; le coolie, interrogé par le commissaire du gouvernement, répond qu'il se rend librement et sans engagement en Amérique dans l'espoir d'y trouver du travail.

M. Kopmanshop était occupé à en exporter 1.000 à St-Francisco par le *steamer* de la Pacific Mail l'*Océanic* qui doit partir dans trois jours.

Le gouvernement anglais, qui défend dans ses ports l'émigration des coolies, l'autorise pour les colonies anglaises. Il venait d'en expédier lui-même un plein navire dans une partie de l'Inde, avec engagement pour 8 ans, au gain de 8 piastres (40 fr.) par mois.

Depuis deux mois que M. Kopmanshop est à Hong-Kong, il a déjà vu partir pour diverses destinations 5.000 coolies. (Dans l'extrême Orient, on appelle coolie l'homme de peine). Ils sont ici fort peu payés et gagnent à peine leur nourriture ; s'ils <sup>p.148</sup> sont bien traités à l'étranger, avec de l'ordre ils amassent de petites fortunes qu'ils reportent invariablement dans leur pays. S'ils meurent sur la terre étrangère leur cadavre sera rapatrié et déposé à côté de leurs pères. Malheureusement, le Chinois comme l'Anglais porte partout ses mœurs avec lui : le jeu et l'opium sont ses deux plaies inséparables. Pendant que le gouvernement de Washington vient d'obtenir à Pékin un traité pour limiter l'immigration chinoise en Californie au strict nécessaire le gouvernement de Rio-Janeiro a passé un traité avec la Chine pour l'immigration de plusieurs milliers de coolies au Brésil. M. Kopmanshop attend le texte du traité pour s'occuper de l'exécution ; la poste entre Pékin et Canton, étant faite par voie de terre, le traité restera un mois en route. Dans la prévision des difficultés qu'il aura pour embarquer ses coolies à Hong-Kong, il a fait écrire par le consul de France aux autorités françaises de Saïgon pour savoir s'il pouvait les embarquer dans la colonie française ; dans ce cas il les dirigerait de Hong-Kong sur

## **Le tour du monde en 240 jours : ... Chine**

Saïgon où les contrats seraient signés. Il y a quelques années, les coolies s'embarquaient au port de Macao, maintenant cela est défendu, et on dit que ce résultat est dû aux intrigues anglaises près le gouvernement de Lisbonne.

@

## CHAPITRE VIII

Canton — Les pirates — L'industrie — La torture — Macao — La grotte de Camoëns.

@

Lundi, 14 Novembre. A 8 heures du matin, me voici en route pour Canton sur le *Kiu-kian* grand *river-steamer* à deux étages et à deux roues, comme on les voit sur les fleuves d'Amérique. Dans l'étage inférieur, des centaines de Chinois sont entassés et accroupis dans tous les coins : les uns fument la pipe, les autres l'opium ; ici, un groupe écoute un conteur d'histoires ; là, d'autres sont attentifs à la musique qui se fait entendre dans le salon des femmes.

Ce salon est à l'arrière ; j'y vois environ 150 Chinoises et plusieurs bébés ; les jeunes filles sont peinturlurées, fardées, et chargées de bracelets. Ces passagers payent 40 cens (2 fr.) de Hong-Kong à p.150 Canton. A l'étage supérieur, les Chinois de 1<sup>e</sup> classe payent 1 dollar 1/2 : je vois parmi eux plusieurs lettrés à grandes lunettes. Un salon spécial est réservé à l'avant pour les Européens : ceux-ci payent toujours double partout, leur prix de passage est de 3 dollars (15 fr.).

Nous naviguons dans un labyrinthe d'îles arides et rocailleuses ; si elles étaient boisées, on se croirait au Japon dans la mer intérieure ; l'eau est de couleur vert de bouteille. Partout des bateaux de pêcheurs réunis en grandes compagnies ; par-ci, par-là, de longues lignes de pieux fixés au fond pour tenir les filets.

Au détour d'un cap, nous apercevons le *Fou-you* steamer chargé de riz, en route pour Canton. Quoique en plein jour, à cause de la pluie et du brouillard, il s'est engagé dans les rochers et on le décharge pour le mettre à flot, un grand nombre de jonques tirées par un remorqueur viennent en recevoir le chargement.

J'essaie de renouveler ma visite à l'étage inférieur, mais je trouve tout barricadé : les passages des escaliers sont recouverts de grilles en

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

fer assujetties par un cadenas et, à chaque porte, un Portugais est posté, le sabre à la main, prêt à larder les Chinois. Je demande la raison de ces précautions ; on me répond qu'il y a <sup>p.151</sup> 5 ou 6 ans, le *Spark*, steamer de la même Compagnie, faisait route entre Canton et Macao, lorsque, à un moment donné, les Chinois dans l'étage inférieur simulèrent une lutte ; le capitaine descendit pour les tranquilliser, mais il fut tué immédiatement ; les passagers européens eurent le même sort, et le navire fut jeté à la côte après le pillage : ces singuliers passagers étaient des pirates déguisés. Aussi, toutes les jonques ont des canons pour se défendre contre les pirates ou sont elles-mêmes repaires de pirates.

Vers 10 h. 1/2 nous laissons au loin, à gauche, l'île de Macao ; vers 1 heure, l'eau commence à jaunir ; à midi, nous entrons dans la rivière des Perles ou rivière de Canton. Quatre forts en défendent l'entrée ; les uns sur collines, les autres quelques mètres au-dessus de l'eau ; ils sont ornés d'une grande quantité de drapeaux blancs avec un disque rouge au centre. Nous rencontrons le *Ei-chian*, steamer qui fait au retour la route vers Hong-Kong ; puis des canonnières chinoises qui, au nombre d'une quinzaine, sont commandées par des officiers européens, mais les deux dernières ont des officiers chinois sortis de l'école française de Fuh-Chau.

Nous voyons aussi les *gun-boats* anglais qui circulent pour tenir en respect les pirates. La campagne <sup>p.152</sup> est verte et riante, les bords de la rivière sont plantés de cannes à sucre, dont on fait ici deux récoltes par an ; les Chinois en extraient le sucre et le raffinent grossièrement. Nous voyons aussi de grandes plantations de bananes d'excellente qualité ; de vastes rizières donnent deux récoltes de riz par an, et souvent une troisième de froment. De riantes collines s'étagent dans le lointain. Elles portent au sommet de hautes pagodes en forme de tours à 8 ou 10 étages, et sur les flancs de nombreux tombeaux de famille. Nous longeons plusieurs îles de diverses grandeurs et laissons de côté des anses et des golfes assez profonds.



## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

Vers 3 heures, le navire stoppe ; des centaines de sampans l'environnent ; ils prennent les passagers pour Wan-poe, ville située près de là sur l'autre bras de la rivière. Enfin le fleuve s'anime de plus en plus, nous apercevons par-ci par-là des cerfs-volants d'enfants, puis les hautes tours de la cathédrale catholique et les tours des Mont-de-piété.

Nous passons devant l'île de Shamien où sont les concessions européennes, et à 4 h. 1/2, nous descendons sur le quai à Canton. La rivière continue d'être navigable pendant plus de 100 milles et rejoint les canaux qui se dirigent de tous les côtés et p.153 arrivent jusqu'à Pékin. Une batelière me passe à l'autre rive, au bureau de M. Deacon et Cie. M. Duval, qui régit la maison, me reçoit poliment et m'invite à loger chez lui.

Je prends un *cicerone* chinois qui parle un peu l'anglais et profite de ce qu'il reste de jour pour visiter sur la rive gauche le grand faubourg de la ville. A travers un dédale de rues étroites, de ponts jetés sur des canaux, mon guide me conduit au temple de Honan, le plus important de Canton. Je remarque dans la cour deux *banians* dont le tronc mesure environ trois mètres de diamètre. Nous traversons plusieurs cours, longeons sous des portiques les longues files de cellules des lamas et arrivons à la cuisine où nous remarquons d'énormes chaudrons, dans chacun desquels tiendrait un bœuf entier. Le réfectoire a de longues tables alignées comme les bancs d'une école.

Au jardin, on voit de magnifiques fleurs et une belle collection de crête-de-coq jaunes, rouges et mélangées de toutes les couleurs. Un peu plus loin, sont les orangers, les mandariniers, arbres à petites oranges amères que nous appelons chinois, et une collection de plantes taillées en forme d'animaux divers : grenouilles, cerfs, lions ; il y en a en forme de lanternes, p.154 de campanile, et une grande quantité en forme d'homme ou de femme : les pieds, les bras et la figure sont en terre cuite ; le corps est formé de la plante.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

Nous traversons le potager pour arriver à l'endroit de la crémation : c'est le privilège des prêtres chinois d'être brûlés après leur mort. Dans une petite tour carrée en brique, on dépose leur corps sur un trou contenant le bois à brûler ; la fumée s'échappe noire et épaisse par le haut ; ce qui reste des ossements calcinés est déposé dans une urne numérotée, qui prend place dans une chambre assez semblable aux *colombarii* qu'on voit à Rome.

Au retour, nous assistons à l'office. Les lamas arrivent en bon ordre avec leur habit de chœur, et prennent place dans le temple, à droite et à gauche de l'autel. Le grand-prêtre se fait un peu attendre : pendant ce temps, les lamas se pressent autour de moi, examinent mes habits et posent à mon guide de nombreuses questions sur la qualité de mon mandarinat en Europe.

Le *tam-tam* retentit, chacun se range : le chef est là. Il est jeune et sympathique, il me salue gracieusement. Les cierges sont allumés comme dans nos églises, chacun est à son <sup>p.155</sup> poste ; le chef agite une sonnette et l'office commence. Tous se prosternent à terre, puis, à gauche, on bat sur une grande cloche, on chante, on joue en cadence sur quelques instruments, on se prosterne ; puis à droite, on frappe sur un énorme tambour, on chante, on prie de même, on se prosterne, et ainsi de suite. Dans un coin est une machine à prier : c'est un cylindre sur lequel on roule un papier portant de longues prières.

Continuant notre exploration, nous arrivons à une chambre dans laquelle on conserve les porcs sacrés : ils doivent être douze ; j'en ai compté huit seulement, blancs et fort gras ; on ne peut les tuer ils doivent mourir de vieillesse.

Les lamaserias ont leurs biens et sont souvent fort riches ; néanmoins le peuple déteste les lamas, car ils sont rarement à leur devoir ; ils se recrutent trop souvent parmi les mauvais sujets : un banqueroutier qui se rase la tête et entre dans une lamaserie ne peut y être recherché.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

En sortant du temple de Honan, j'arrive par des rues tortueuses à la rivière. Je monte sur un sampan : il est propre et orné de miroirs et de fleurs comme une gondole ; une jeune fille de 12 ans rame à la proue et sa mère à la poupe ; il me semble que je traverse le grand <sup>p.156</sup> canal de Venise. Sur l'autre bord mon guide me conduit encore le long de mille petites rues fort semblables à celles de la ville des doges, et enfin nous arrivons à la cathédrale catholique.

Elle occupe l'ancien yamen du vice-roi Yeh dans la ville neuve. Le terrain a 875 pieds de longueur et 500 de large ; l'église a été commencée en 1860 par Mgr Guillemain et les tours ont été achevées l'an dernier ; on travaille encore à l'intérieur. La longueur du monument est de 236 pieds sur une largeur de 88 et 96 au transept, la hauteur est de 75 pieds à la nef et de 150 pour les tours ; sa forme est celle d'une croix latine ; elle a trois nefs avec 7 autels de chaque côté, elle est de style gothique pur et construite entièrement en granit : les ouvriers chinois, qui ont exécuté sur cette dure pierre de si belles découpures, sont d'habiles gens.

Ce n'est pas sans peine qu'on a pu élever les deux tours : les Chinois y ont fait toutes sortes d'oppositions, croyant qu'elles couperaient pour plusieurs le vent du bonheur ; ils ont fait une émeute et brûlé les maisons de plusieurs chrétiens.

Je visite l'orphelinat qui renferme environ 100 petits Chinois. Un peu plus loin de pieuses filles chinoises ont soin des orphelines au nombre de 60. Les Sœurs de St-Vincent de Paul qui <sup>p.157</sup> les dirigeaient se sont retirées d'ici après les massacres de Tien-Tsin : des indices sérieux leur faisaient craindre le même sort.

Mgr Guillemain, évêque de Canton, est vieux, et séjourne à Rome ; il a obtenu un coadjuteur en la personne de Mgr Chausse qui m'accueille avec bonté, et me donne plusieurs détails intéressants sur la Chine et les Chinois.

La chrétienté de Canton compte 1.500 fidèles dans la ville, et 24.000 sont éparpillés dans la province ; Les Pères des Missions-

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

Étrangères de Paris desservent 37 postes. Je vois dans le jardin quelques mûriers ; ici on les coupe en broussailles, et ils repoussent sans cesse. Les Pères cultivent aussi quelques vers-à-soie : une récolte prend trois ou quatre semaines ; ces récoltes ici se succèdent sans interruption, on en fait ordinairement six par an ; cette année on en a fait sept.

C'est bien tard quand je quitte Mgr Chausse ; Les veilleurs de nuit faisaient entendre partout le bruit monotone de leur crécelle. Le gaz n'est pas encore connu à Canton : l'évêque missionnaire m'avait muni d'une lanterne. Nous suivons encore notre labyrinthe de rues jusqu'à la rivière que nous descendons en sampan.

Chemin faisant, nous voguons devant une rangée de barque illuminées. Je demande à les visiter : <sup>p.158</sup> ce sont les « bateaux des fleurs » (*flower-boats*). Je trouve, sur chacun d'eux, une troupe de jeunes filles peinturlurées et de riches jeunes gens en robe de soie : ici on dîne, là on chante, ailleurs on rit. On fait chanter pour moi la meilleure chanteuse ; elle tire de son luth quelques notes plus ou moins harmonieuses et de sa poitrine des sons qui ne le sont pas du tout.

La musique chinoise ne vaut pas grand chose et de leur côté, les Chinois ne sont pas sensibles à la nôtre. Les instruments à vent les fatiguent ; les Pères Jésuites qui avaient formé une Bande de musique avec leurs élèves chinois à Zi-ga-way furent forcés d'y renoncer.

Je finis par répondre aux gracieuses invitations de tous ces jeunes gens que, pour ce qui les concerne, c'était peu avancer leurs études et trop gaspiller leur argent que la fréquentation des *flower-boats*, et tranquillement je m'esquive, les laissant à leurs plaisirs. Je continuai à descendre la rivière, et à 7 h. 1/2 j'étais à l'île européenne devant la maison de M. Deacon.

Les maisons des négociants, ici, sont des palais : portiques, vastes et hautes chambres, riches jardins, nombreux domestiques, mobilier et service princiers.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

Après le dîner, M. Duval me conduisit au club où je rencontre quelque Français. L'un d'eux M. Pratt, inspecteur de soie, me donne beaucoup de renseignements relatifs à la soie. La Chine en exporte annuellement 80.000 balles sur lesquelles 13.000 sortent de Canton ; le Japon en exporte 20.000 balles ; la balle pèse 100 livres, soit environ 48 kilogrammes. Les Chinois la vendent à picul, poids de 130 livres ; le prix varie souvent ; il est actuellement d'environ 450 dollars le picul, soit environ 2.000 fr. la balle, ou de 4 à 5 mille francs les 100 kilogrammes. La nuit était déjà bien avancée lorsque je vins chercher à la maison un repos nécessaire.

Dans une chambre de prince je ne trouvai qu'un matelas de crin sur grillage de bambou ; c'est la couche anglaise en Chine, en Europe, et partout ; on y est moins sensible lorsqu'on a dormi longtemps sur les briques de l'auberge chinoise.

Mardi 15 Novembre. Le matin à 6 h. mon bain était prêt, à 6 1/2 le déjeuner servi, à 7 h. Les chaises-à-porteur avec le guide stationnaient à la porte.

Je commence par visiter un établissement français dirigé par un des jeunes gens de Lyon, chargés de vérifier la *condition* de la soie. Ils ont p.160 installé une machine qui, moyennant un poêle et une prise d'air, arrive à sécher complètement des échantillons de soie ; ceux-ci sont pesés à l'état naturel et après l'opération ; on connaît ainsi de combien d'eau la soie était imprégnée. Les Chinois étaient arrivés à l'imprégner jusqu'à 12 %, ce qui faisait une grande perte pour le commerçant européen. On a eu de la peine à faire accepter cette vérification aux marchands indigènes ; mais comme ils vendent leur soie plus cher si elle est passée à la condition, ils y trouvent maintenant leur compte.

Je parcours l'île des Européens et je vois avec étonnement que la partie supérieure réservée aux Français ne contient pas une seule maison. La France n'a ici aucune maison de commerce. Je rends visite à M. Henri Dent, jeune inspecteur de soie que j'avais rencontré en

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

Amérique sur le chemin de fer du Pacifique, et je poursuis ma route vers la vieille ville.

Je passe la matinée à parcourir les boutiques de porcelaines, de soie, d'ivoire, de broderies, de meubles sculptés, etc. Comme étranger, on me fait des prix assez forts et j'achète peu de chose. Je visite plusieurs ateliers d'orfèvrerie, de chaudronnerie, de fabricants de cercueils, de charpentiers, de polisseurs de cristal de roche et <sup>p.161</sup> de pierres de jade, de fabricants de verre, de tisserands. Partout on travaille ; Canton est un immense atelier ; sa population atteint le chiffre de 1.250.000 habitants dont 250.000 vivant sur la rivière dans des bateaux.

C'est avec étonnement que je vois les plus belles broderies exécutées par des hommes. Je visite des restaurants, des maisons de thé, j'y vois des sucreries et des confiseries variées à l'infini et les mets les plus singuliers. J'achète un nid d'hirondelle dont les Chinois sont si friands. Je vois avec horreur peler les chiens et les chats, ceux-ci miaulent dans une cage et semblent me demander leur délivrance.

J'achète pour Mgr Postel un peu de tabac qu'on rabote sous mes yeux, et je visite la maison d'un riche Chinois. Les salons et les galeries sont bien disposées et richement meublés. On a peu de soin pour les chambres, il faut si peu de place à un Chinois pour s'y blottir.

Chemin faisant je rencontre deux cortèges de mariages ; ils sont en tous points semblables à ceux que j'ai vus dans le nord.

Toutes les boutiques ont un riche Bouddha avec des cierges exactement comme à Gênes, et à Naples ; mais en plus, à côté de la boutique, sur la rue, il y a des niches où les femmes <sup>p.162</sup> brûlent des bâtonnets d'encens pour attirer le vent du bonheur. Il est plus de midi lorsque j'arrive à la Mission ; les Pères sont déjà à table, mais la course a tellement aiguisé mon appétit, que je les rattrape facilement.

Après le dîner, je grimpe sur une des tours de la cathédrale d'où je domine la ville entière. Un missionnaire qui s'est fait mon *cicerone* me donne des explications sur les divers monuments et quartiers : ici la

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

vieille ville avec ses anciens murs qui ont 6 milles de long ; là, la ville nouvelle ; plus loin, tel yamen ou telle pagode, la maison des vieillards, des orphelins, des aveugles, le village des lépreux, le *white cloud mount* ou montagne du nuage blanc, etc.

Je descends de la tour, prend congé des missionnaires et continue ma course en chaise. Je grimpe sur la muraille de la vieille ville, elle a 25 pieds de haut et autant de large. Comme pour la Grande Muraille, les parois extérieures sont en briques, et le dedans en terre. Sur une tour qui surmonte la porte, sont de vieux canons rouillés ; au pied est une horloge à eau fort simple et qui date de plus de mille ans : 4 baquets sont étagés les uns sur les autres et ont au bas chacun un petit trou avec un tuyau ; l'eau se déverse goutte à goutte du plus haut dans p.163 le 2e, du 2e dans le 3e et de celui-ci dans le 4e ; ce dernier porte une natte qui s'élève et pousse en haut une règle numérotée à mesure qu'il se remplit ; ses gradations indiquent l'heure qui est affichée en dehors sur de grandes planches, pour le public : pas plus difficile que çà !

Dans la même tour, je parcours les salles d'une imprimerie chinoise ; leur système est aussi fort simple et a précédé le nôtre de quelques siècles : ils gravent la page sur une planche de bois, y passent l'encre avec un pinceau, posent le papier et frottent dessus, c'est notre stéréotypie.

Je pénètre dans un Mont-de-piété. Ils sont nombreux et on les aperçoit de loin ; ce sont de hautes tours carrées en briques dans lesquelles on étage les objets donnés en gage, soigneusement emballés et numérotés. Je passe à travers des portes et des grilles de fer et par des échelles de bois, j'arrive au sommet. La vue, comme celle de la tour de la cathédrale, domine la ville et la campagne. Ce genre de construction est nécessaire pour préserver les gages contre le feu et les voleurs. L'intérêt est de 2 % par mois, après 3 ans le gage est perdu.

J'arrive au Consulat de France construit sur un ancien yamen. Les troupes françaises et anglaises stationnèrent à Canton depuis 1857,

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

p.164 jusqu'en 1861. Durant ce temps, la ville fut administrée par les alliés ; après la paix, les Anglais ont choisi dans la ville un yamen et les Français un autre pour leur consulat. Une allée de *banians* dans le Consulat français est de toute beauté. Le Consul et son chancelier m'accueillent poliment.

Je continue ma route et j'arrive à la Pagode des 9 étages, haute de plus de 50 mètres. Plus loin, j'entre dans la Pagode des 500 disciples de Bouddha. Ce sont des statues en pierre richement coloriées, ayant toutes une posture différente. A côté de la statue de l'Empereur j'ai remarqué une statue à costume vénitien, le guide me dit que c'est celle de Marco Polo.

Je visite encore des mosquées et des pagodes. L'une d'elles arrête principalement mon attention : c'est la Pagode de l'Horreur. Les Chinois y ont retracé leur enfer en statues de grandeur naturelle ; elles sont disposées par groupes, à droite et à gauche d'une vaste cour, en 3 compartiments de chaque côté. Le 1er groupe représente la transmigration des âmes ; dans le 2e, on presse le coupable entre deux meules ; dans le 3e, un autre est jeté dans une chaudière d'huile bouillante ; dans le 4e on en pousse un sous une cloche rougie par le feu ; dans le 5e groupe on p.165 décapite ; dans le 6e on scie les malheureux entre deux planches ; dans un autre on donne la bastonnade, etc. Le peuple chinois vient en grand nombre dans cet endroit où de nombreux diseurs de bonne aventure leur escamotent l'argent.

Dans le temple du dieu de la médecine, le jour de sa naissance, les fidèles viennent l'éventer vigoureusement et rapportent leurs éventails pour s'en servir en faveur des fiévreux.

J'arrive enfin aux prisons. Comme à Shangai elles sont publiques : plusieurs prisonniers se promènent dans la rue, les deux pieds dans une chaîne ; quelques-uns traînent à la chaîne des pierres plus ou moins lourdes, d'autres ont suspendu avec des ficelles, à la partie supérieure de la jambe, le lourd anneau de fer qui leur blessait la cheville. J'en vois un groupe autour d'un chien qu'ils découpent et qu'ils



## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

mangent ; ils m'en offrent un morceau ; d'autres portent au cou une lourde chaîne, quelques-uns ont la cangue.

Après avoir traversé plusieurs cours, j'arrive au Tribunal. Deux mandarins accompagnés de plusieurs greffiers faisaient subir l'interrogatoire aux accusés : ceux-ci succédaient les uns aux autres, tirés par une chaîne qu'ils portent au cou. Arrivé devant le magistrat, l'accusé est jeté à genoux pour entendre l'acte d'accusation ; p.166 après cette lecture, on le somme d'avouer ; il refuse, on le bat fortement sur les talons avec une barre de bois ; il crie, il se débat, il avoue, on cesse de frapper ; le greffier imbibe dans l'encre l'index du patient et lui fait ainsi toucher la sentence ; il est condamné à mort ; demain il sera décapité.

Un autre arrive, même procédé ; il refuse d'avouer : on place un chevalet contre une poutre, on y adosse le patient ; sa queue est passée en haut dans un trou du chevalet ; ses genoux reposent sur de rudes chaînes ; ses pieds sont suspendus par les orteils et ses mains par les pouces... la souffrance ride sa face, il gémit. Bientôt un autre malheureux vient prendre la même posture à côté de lui : celui-ci n'a point de queue, il a déjà subi un jugement et la queue lui a été coupée ; c'est un des châtiments infligés aux voleurs.

Tout cela se passe en public ; des curieux sont là, des enfants même aident à traîner les patients par les chaînes. Un prisonnier vient se placer à côté d'un des torturés, il l'exhorte de son mieux à souffrir et à se taire :

— Je vois bien, dit-il, que tu es suspendu par les orteils et par les pouces, mais réfléchis, que mieux vaut perdre les doigts que la tête.

p.167 Il paraît que d'après la loi chinoise on ne peut condamner quelqu'un sans qu'il ait avoué son crime. Singulier moyen pour les faire avouer !

On vient de découvrir que deux riches marchands accusés de meurtre et exécutés, il y a trois ans, après leur aveu arraché sous la

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

torture, étaient innocents ; pour les pousser à l'aveu, on leur avait écrasé les doigts.

L'institution du ministère public est inconnue en Chine. Un crime ne sera jamais poursuivi sans un accusateur, et les accusateurs manquent souvent, soit parce que l'accusé est parfois puissant ou riche, soit parce qu'il faut déboursier beaucoup d'argent pour obtenir la justice.

Je ne puis longtemps supporter le spectacle de la torture, et je sors tout bouleversé pour rencontrer un spectacle plus triste encore.

Dans un coin de la ville, un petit triangle d'environ 800 mètres carrés est entouré de poterie que des fabricants voisins y font sécher ; au centre, le guide me montre trois mares de sang : ce sont les exécutés d'hier, nous dit le gros bourreau qui survient ; et si vous voulez venir, il y en a autant pour demain.

Le guide me montre contre le mur la croix où les grands coupables sont suspendus, puis étranglés ou décapités ; et un crâne qui gît à p.168 terre ; il a peut-être servi de pâture aux chiens.

Une moyenne de 300 décapitations a lieu, là, tous les ans ; durant la répression des Taé-pings 50.000 têtes y ont été tranchées dans une seule année. Je sors navré et pensif de cet *haceldama*, et à travers le labyrinthe des rues, j'arrive à 5 h. du soir au bateau à vapeur.

Là, la scène est moins triste, j'y retrouve des connaissances, deux jeunes négociants allemands et un missionnaire italien avec lequel nous causons durant la soirée.

Après le dîner, j'obtiens qu'on ouvre les verrous et je passe à l'étage inférieur pour visiter les Chinois : ils dorment ou fument l'opium. A la salle des femmes deux d'entre elles jouent à la *morra* et chantent, en se disputant une bouteille de vin. Je remonte dans ma chambre, et je m'endors profondément, malgré les moustiques.

Le matin, au jour, un grand bruit de pétards me réveille, je regarde par la fenêtre et je vois que nous sommes dans le port de Hong-Kong,

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

et que les pétards sont les adieux des mille Chinois qui s'embarquent sur le steamer l'*Océanic*.

A 2 heures, je monte sur le steamer de Macao ; *river-steamer* semblable à ceux de Canton. Nous prenons à gauche et naviguons à travers un labyrinthe d'îles ; peu à peu la mer s'élargit, p.169 l'eau verte devient jaune : à 4 h. 1/2 nous sommes en face de Macao.

Rien de plus pittoresque que cette ancienne ville portugaise vue de la mer : sur une hauteur, le phare ; à mi-côte, l'hôpital militaire et plus bas une immense caserne ; sur le quai, des maisons jaunes, vertes, blanches, rouges ; à gauche, sur une élévation, un ermitage entouré d'arbres ; dans le lointain, les tours de la cathédrale, les clochers des nombreuses églises, les ruines de l'ancienne cathédrale brûlée en 1840, le tout forme un cadre excessivement varié.

Nous défilons devant la ville et doublons le cap pour entrer dans le port : là, la scène change. Nous passons devant une caserne de police construite en style arabe et nous sommes en face de la ville chinoise avec ses boutiques, ses chaises-à-porteurs, ses marchands ambulants, sa population fourmillante. A peine débarqué, je prends une chaise et je vais chez M. Lorenzo Marquès à qui M. Sylva, un de nos confrères de Hong-Kong, avait annoncé mon arrivée.

Cet aimable vieillard de 70 ans, plein de vie et d'énergie, est comme le seigneur de l'endroit. Son château est entouré d'un magnifique jardin orné de toutes sortes de plantes des tropiques : j'y vois les caféiers, l'arbre à fruit de Jacquier p.170 et plusieurs espèces de palmiers. L'aimable propriétaire se fait mon *cicérone* et me conduit à la grotte de Camoëns. Elle est formée par deux énormes cubes de granit, sur lequel un troisième est superposé : c'est là que le sympathique poète portugais, durant son exil, a composé son célèbre poème. A son retour en Europe, il fit naufrage sur les côtes de Cochinchine, mais il sauva son livre en le tenant hors de l'eau par la main droite, pendant qu'il nageait avec la gauche.

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

Sur la pierre de granit, M. Marquès a fait graver des vers français, espagnols, italiens, anglais, allemands, etc., que des visiteurs de toute nation ont composé sur l'illustre poète.

Continuant la route, j'arrive à une petite chambre, dont la voûte est percée d'un arc de cercle de la largeur de 10 centimètres, et courant du sud au nord : c'est la ligne qui marque le méridien de Macao.

Nous rentrons à la maison, et là, mon hôte me montre l'album où beaucoup de visiteurs illustres ont écrit leurs noms et quelquefois des poésies. J'y trouve les noms du Duc d'Alençon, du Grand duc Alexis et de plusieurs autres princes, j'y inscris volontiers mon nom et quelques lignes de circonstance ; je crois que je suis le seul Niçois noté dans ces pages.

p.171 Monsieur Marquès a mieux que des albums à me montrer ; il me présente plusieurs grands garçons que Dieu lui a donnés ; tous ont une occupation, à l'exception d'un seul : je conviens avec lui qu'il emploiera ses loisirs au bien de son pays, aux œuvres charitables, et créera une Conférence de S.-Vincent de Paul et un Cercle de jeunes gens.

Je quitte bien tard la maison Marquès pour arriver à l'hôtel de Macao ; le jeune homme m'y accompagne. Il paraît que cet hôtel est peu fréquenté, je dois attendre une heure pour avoir un bien maigre dîner, et cependant, depuis le matin, à 10 h. je n'avais eu que quelques bananes pour me réconforter.

Après le dîner, le jeune Marquès me guide à travers la ville chinoise. Nous visitons les maisons de jeu qui sont au nombre de 16. Pour ces roulettes d'un nouveau genre, les propriétaires payent ensemble à la ville un impôt de 800.000 francs par an. Un Chinois est occupé à placer les marques sur des cartes spéciales, ces marques sont des boutons blancs ou noirs. Les joueurs européens sont autour de la table, les joueurs chinois sont à l'étage supérieur autour d'une galerie qui surplombe la table, et donnent l'indication de leur jeu à haute voix.

p.172 Parmi les joueurs j'aperçois des militaires, des employés et des désœuvrés de Macao. Un Chinois prend une poignée de sapèques et la pose sur la table ; quand toutes les mises sont à leur place, il compte la

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

poignée de sapèques, 4 par 4 avec un bâtonnet : l'opération se fait à la vue de tout le monde ; à la fin il reste 4 sapèques ou 2 ou 1 ou 3 ; et sur cette donnée de hasard on gagne ou on perd, plus ou moins, selon la mise ou la place où l'on a posé ses jetons : c'est un petit Monaco.

Mon jeune homme me quitte pour aller danser chez M. Bastò un de ses cousins, et je rentre à l'hôtel.

Jeudi, 17 Novembre. Le matin à 5 h. j'ai de la peine à réveiller mes domestiques chinois pour me faire préparer le bain et le déjeuner. Le jeune Marquès, qui avait dansé jusqu'à 3 h., avait pourtant tenu sa parole et à 6 h. il était à l'hôtel avec 2 chaises-à-porteur. Nous partons au pas de course ; nous visitons la cathédrale et montons jusqu'à la partie supérieure de la ville occupée par le fort. C'est son cousin qui le commande, et on nous permet d'entrer.

De cet endroit nous jouissons du panorama de toute la ville, du port, du continent et des îles environnantes.

La presqu'île de Macao, unie au continent chinois par une étroite langue de terre, est gracieusement <sup>p.173</sup> découpée. Un des bras de la rivière de Canton débouche entre la presqu'île et le continent, et forme le port de Macao, long, étroit et moitié moins grand que celui de Hong-Kong. Il appartient moitié aux Portugais, moitié aux Chinois qui ont une petite ville en face. Malheureusement les boues que charrie le fleuve vont le remplissant tous les jours, et les grands navires ne peuvent plus y entrer. On dit que le gouvernement va dépenser 250.000 dollars pour le draguer.

Nous tournons autour du fort pour examiner le panorama de tous les côtés : j'aperçois dans la campagne des rivières, de beaux *banians*, et quelques troupeaux de vaches. On me dit que, à quelques lieues, sur le territoire chinois, il y a des eaux thermales et beaucoup de gibier. Nous voyons un village chinois chrétien, il entoure l'église de S.-Lazare, la première église chrétienne construite en Chine. Le cimetière possède une belle chapelle gothique. Nous apercevons les restes des anciens murs construits par les Hollandais prisonniers, et les ruines des

## Le tour du monde en 240 jours : ... Chine

couvents des Carmélites, des Augustines et autres. Vers le nord, tout un quartier brûlé, il y a 6 ans, n'a pas été reconstruit.

La ville de Macao est en décadence, la proximité de Hong-Kong avec son port-franc en a p.174 détourné tout le commerce. En dernier lieu, le départ des coolies, qui s'embarquaient à Macao, lui donnait un peu d'animation ; cela aussi a cessé. Il ne lui reste maintenant que les maisons de jeu et le monopole de la manipulation de l'opium. La municipalité l'a affermé à un Chinois moyennant 40.000 dollars par an pour un terme de 10 ans, et celui-ci, pour ses opérations, a acheté à la ville les bâtiments de l'ancienne douane au prix de 60.000 dollars.

On exporte de Macao beaucoup de poisson salé ou séché au soleil, et des objets de bambou. La Chine n'a jamais voulu reconnaître par traité le fait accompli de l'occupation portugaise. Il reste encore 5 à 6 mille Portugais à Macao, mais par des croisements multipliés, ils sont maintenant plus Chinois que Portugais ; on ne les reconnaît qu'au costume européen. Leurs familles sont très nombreuses ; ils se répandent dans tout l'extrême Orient où ils occupent les emplois inférieurs d'employés dans les maisons de commerce, et de timoniers sur les navires ; ils sont estimés pour leur honnêteté et fidélité : à Hong-Kong, où il y a tant de ces Portugais, on n'en a jamais vu un seul accusé de vol ; néanmoins, à cause de leur sang mêlé, ils sont généralement regardés comme de condition inférieure.

Le gouvernement de Lisbonne entretient à Macao un navire de guerre et un millier de soldats ; il a aussi des agents de police chinois qu'il paye 7 dollars par mois et des agents de police hindous auxquels il donne 9 dollars par mois ; il en donne 11 aux agents portugais ; cette gradation a lieu à cause des besoins de la vie, inégaux dans les 3 races.

Les Chinois, dans Macao, sont au nombre d'environ 100.000. Beaucoup de familles ici, comme à Hong-Kong et à Canton, vivent dans les sampans. Nous passons devant les grilles des prisonniers ; l'un d'eux, soldat qui a tué son chef, sera fusillé dans peu de jours.

## **Le tour du monde en 240 jours : ... Chine**

Nous quittons le fort et passons devant la maison des Sœurs de St-Paul chargées ici de l'œuvre de la Ste-Enfance. Nous entrons dans l'église de l'ancien collège des Jésuites : on y prie autour d'un catafalque sur lequel le corps d'un prêtre défunt est exposé ; et enfin, à travers la ville chinoise, j'arrive à 8 h. au bateau pour le départ.

A 11 h. 1/2, je rentre à Hong-Kong, je visite le Gouverneur et le Consul et je m'assure à la poste que je ne laisse aucune lettre ; je fais quelques achats de soie, de foulards, de porcelaines, j'emballe mes bagages et, à 3 heures, je suis sur l'*Aratoon-Apkar* qui doit me porter à Singapore, à Penang et à Calcutta.

@